DISSERTATION

SUR

LE PAPYRUS.

Par M. le Comte DE CAYLUS.

1758.

DISSERTATION
SUR
LE PAPYRUS.

SI tous les usages des Anciens doivent se trouver successivement dans nos Mémoires, il y en a toûjours quelques-uns qui semblent avoir plus de droit d'y paroître; tel est le Papier d'Égypte dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a servi à nous transmettre les Auteurs anciens. Je sais que cette matière a déjà été traitée par un de nos Confrères dont je respecte la mémoire; mais il a eu plus en vûe la description des manuscrits que le temps a conservés, que l'explication de la fabrique du papier & la recherche de la plante qui le produisoit: il n'a pas même examiné les passages des auteurs qui pouvoient convenir au titre de son Mémoire. Le nombre des Commentateurs qui l'avoient précédé, ne l'a point dégoûté de son entreprise, & le sujet me paroît encore assez neuf pour être examiné de nouveau.

Le P. Montfaucon. Tome VI des Mémoires.

Je n'ignore ni le nombre ni le mérite des Savans modernes qui ont écrit sur cette matière, mais ils ne l'ont pas toûjours envisagée du même côté que moi. Le P. Mabillon & le Marquis Maffei ne sont point entrés dans le détail de la fabrique du papier d'Égypte. Les Bénédictins, dans leur nouveau traité de Diplomatique, ont un peu plus approfondi la matière, mais il me semble que l'on peut desirer un plus grand éclaircissement sur une chose que le temps rend déjà fort obscure, & à l'intelligence de laquelle je crois même qu'on ne peut arriver que par les réflexions sur la pratique; c'est du moins ce qui pourroit me persuader que j'en ai un peu plus approché que les autres. M. Guettard, de l'Académie des Sciences, a donné dans le Journal Économique, aux mois de Juillet & d'Août 1751, deux Mémoires très-curieux sur des matières nouvelles propres

Chap. V de la 2.e part. du 1.er vol. p. 484.

P. 77. Juillet.

à faire le papier : tout ce qu'il dit est plein de sagacité & de vûes dignes d'un citoyen, en un mot, d'un homme qui sait lire la Nature; son objet n'étant point le *Papyrus* des Égyptiens, il n'en parle que très-légèrement.

Ainsi les idées que les auteurs anciens m'ont données, les conjectures que j'ai pû établir sur ce qu'ils ont écrit, jointes au secours que j'ai tiré d'un des plus grands Botanistes de l'Europe, m'ont paru donner un nouveau jour à cette matière.

In C. Plin. major. capita, &c. authore Melch. Guiland. Phil. f. & Medico, &c. Lausan. 1576. in-8.° Broch. p. 151.

La plus grande partie de ce que je vais rapporter n'est point de moi; j'ai suivi sur plusieurs points Guilandin, auteur du XVIe siècle. Je conviens que selon l'usage des commentateurs de son temps, il a souvent abandonné son auteur pour parler de lui-même, & mettre au jour des idées qui n'ont aucun rapport à son objet; mais il est fort savant, & il est un de ceux qui a le plus amplement parlé du *Papyrus* en commentant les passages de Théophraste & de Pline. Ces raisons seroient suffisantes pour me servir d'excuses; car il n'est pas ordinaire dans l'Académie de s'appuyer autant sur un auteur moderne quand on y traite quelque point de l'antiquité; mais il faut se souvenir que celui-ci a voyagé & qu'il parle de ce qu'il a vû : il a fait des observations dans le pays même, & il dit avoir examiné la plante dont il est question; il est vrai qu'il ne l'a point décrite & qu'il n'en a point donné la figure, ainsi le plus grand secours que je pourrai retirer de ce commentateur, sera de me fournir des points de discussion sur cette plante, & sur la fabrique du papier, en les opposant au développement que nous a donné Pline, l'auteur le plus étendu que nous ayons sur cette matière. On verra que je ne suis pas toûjours de l'avis de Guilandin, & que j'ai soin de relever quelques injustices qu'il a faites à Pline. Mais ce que je préfère avec raison, ce sont les additions que M. Bernard de Jussieu a bien voulu faire à ce Mémoire, & les éclaircissemens qu'il y a joints. Les descriptions & les réflexions d'un homme aussi sage que lumineux, me mettent en état d'avancer qu'on ne peut plus méconnoître ni confondre le *Papyrus* d'Égypte, & que le voyageur le moins lettré pourra très-aisément le démontrer à l'Europe dans toutes ses circonstances.

Qui ſait même ſi nous ne pourrons pas en cultiver la plante?

Les préſens de M. de Juſſieu ſeroient faciles à reconnoître, ſur-tout dans un ouvrage de ma façon; cependant pour une plus grande clarté j'ai eu ſoin de les diſtinguer par des guillemets.

PRIUS tamen quàm digrediamur ab Ægypto, & Papyri *natura dicetur, cùm chartæ uſu maximè humanitas vitæ conſtet & memoria.* « Avant que de quitter l'Égypte, nous parlerons de la nature du *Papyrus;* c'eſt à l'uſage qu'on a fait du papier, « que l'homme eſt principalement redevable du commerce de « la vie civile, & de la mémoire des évènemens ». *Plin. L. XIII, c. 11.*

Ce ſeroit ici le lieu de diſtinguer toutes les matières ſur leſquelles les Anciens ont écrit; mais ce ſeroit auſſi trop répéter ce que l'on trouve par-tout. Il n'en eſt point dans ce nombre qui préſente autant d'avantages que le papier, ſoit par rapport à ſa légèreté, ſoit par rapport à la facilité de ſa fabrique: enfin c'étoit un préſent ſimple de la Nature, & le produit d'une plante qui n'exigeoit ni ſoin, ni culture. Voilà bien des raiſons pour le préférer & le rendre d'un uſage preſque général dans le monde connu, ou pluſtôt civiliſé. Sans entrer dans des détails qui ne regardent point mon objet, il n'eſt pas douteux que l'écriture une fois trouvée, n'ait été employée ſur tout ce qui pouvoit la recevoir. Les matières ont varié ſelon les pays; on peut dire cependant que l'on a préféré, pour une choſe ſi néceſſaire, ce qu'il y avoit de plus commun & de plus facile à tranſporter; ainſi le parchemin, le papier & les tablettes de cire ont été d'un uſage plus conſtant & plus étendu, & par la même raiſon le plomb doit avoir eu la préférence ſur les autres métaux. Quelques auteurs ont admis ſur ces faits un merveilleux que les hommes ont aimé de tous les temps à ſe perſuader. Tel eſt celui qui a rapporté que l'Iliade & l'Odyſſée avoient été écrites en lettres d'or ſur le boyau d'un dragon long de cent vingt pieds. Mais comme les romans conſervent toûjours des parties d'uſage & de vérité, on voit par-là que les Anciens ont écrit ſur des boyaux, ce qui dans le fond eſt fort naturel. On peut avoir écrit des ouvrages ſur l'ivoire, mais

indépendamment de la rareté dont cette matière étoit autrefois, les feuilles d'une épaiffeur auffi médiocre que la chofe eft poffible, auroient encore produit un poids exceffif; dans la portée des feuilles ordinaires elles fe feroient rompues. On ne peut donc imaginer que cet ufage ait été commun: ainfi je ne traduirois pas *libri elephantini* par livres d'ivoire; je croirois pluftôt que leurs couvertures ou les boîtes qui les renfermoient, étoient de cette matière par magnificence & par diftinction. Cependant il eft certain que les Romains écrivoient fur des tablettes d'ivoire les lettres miffives & fouvent leurs affaires domeftiques, ufage qui s'eft même confervé jufqu'à nous; & nous favons d'ailleurs qu'à l'exemple des Grecs, ils ont été, pour ainfi dire, adorateurs de l'ivoire. Il eft donc à préfumer qu'ils ont connu tous les moyens poffibles de le travailler & de le réduire à la moindre de toutes les épaiffeurs; ils auront par conféquent pû trouver des moyens, que la néceffité fait toûjours fuggérer, pour attacher & réunir les feuilles de cette matière. Ainfi les *libri elephantini* peuvent abfolument parlant, avoir été compofés de feuillets d'ivoire; mais, je le répéterai toûjours, les ouvrages d'une certaine étendue ont au moins été d'une très-difficile exécution, & par conféquent d'une très-grande rareté.

Et hanc Alexandri magni victoriâ repertam auctor eft M. Varro, conditâ in Ægypto Alexandriâ. « Découverte que M. » Varron place dans le temps des victoires d'Alexandre le grand, lorfque ce Prince eut fondé la ville d'Alexandrie en Égypte ».

Il eft certain qu'en reportant fon efprit fur les Égyptiens avant le temps d'Alexandre, on voit ce peuple bien grand, bien fage, bien gouverné, bien éclairé fur prefque toutes les connoiffances: il avoit bâti les pyramides! D'ailleurs les fecours que l'on tiroit du *Papyrus* ne peuvent que répandre des doutes fur le fentiment de Varron, & le rendre très-difficile à croire. Mais Guilandin en prouve l'erreur ou la fauffeté, en rapportant les citations d'un grand nombre d'auteurs Grecs *(a)* qui parlent

(a) Guilandin cite, *fect. 2*, Anacréon, *p. 13*, Alcée, *p. 14*, Efchyle, *p. 15*, Hérodote, *p. 18*, Homère, *p. 20*, Platon, *p. 15*.

du *Papyrus* & qui ont précédé le règne d'Alexandre. Il eſt vrai qu'ils lui donnent le nom de BIBLOS BIBLIARIA, &c. mais on ne peut douter que *Biblos* & *Papyrus* ne fuſſent la même choſe; ainſi l'on pourroit dire, ſelon Varron, que ce ſeroit vers le temps des conquêtes d'Alexandre qu'on auroit commencé à fabriquer le papier, quoique le *Papyrus* fût connu depuis long-temps.

Antea non fuiſſe chartarum uſum: in palmarum foliis primo ſcriptitatum: deinde quarumdam arborum libris. « Auparavant on ne ſe ſervoit point de papier, on écrivit en premier lieu « ſur des feuilles de palmier, enſuite ſur la pellicule intérieure de « l'écorce de quelques arbres ».

Guilandin veut qu'au lieu de *palmarum* on liſe *malvarum*, *Sect. III.* des feuilles de mauve; il aſſure qu'aucun auteur avant Varron n'a cité le palmier pour l'écriture; il ajoûte que les feuilles de palmier étoient trop dures, & que leurs côtes empêchoient qu'on ne les employât à cet uſage: cela peut être quant aux feuilles des palmiers d'Égypte & de la côte d'Afrique; mais on conſerve à la Bibliothèque du Roi des manuſcrits de l'intérieur de l'Inde, qui ſont écrits avec beaucoup de netteté ſur les feuilles de cet arbre; elles ſont fort étroites, & diſpoſées d'une façon différente des volumes des anciens & de nos livres, mais la forme ne change rien à la nature.

Poſtea publica monumenta plumbeis voluminibus, mox & privata linteis confici cœpta, aut ceris. « Enſuite on écrivit les actes publics ſur des lames de plomb, & les affaires particulières ſur « la toile ou ſur la cire ».

A l'égard de l'écriture ſur la toile, il eſt à préſumer que les mumies ouvertes & décrites par les modernes, ainſi que celles dont j'ai eu occaſion de parler, étoient d'une antiquité très-reculée par rapport à Pline. Cependant le morceau dont j'ai rapporté l'écriture dans le recueil d'Antiquités, eſt écrit ſur une toile ſimple qui m'a paru de coton. Cette remarque ne prouve rien contre le ſentiment de Pline, puiſqu'il ne fait mention de ces toiles que comme d'une matière employée en général, & nullement par rapport aux Égyptiens en particulier. On ſait

d'ailleurs qu'ils n'ont point écrit leurs affaires publiques sur le plomb, du moins nous n'en avons aucune trace; les marbres les plus durs, & les blocs les plus étendus satisfaisoient à peine les idées qui les faisoient agir pour la postérité; mais cette toile établie en Égypte & servant à l'écriture, me conduit à une espèce de digression nécessaire aux autres vûes de ce Mémoire.

Je crois devoir dire en premier lieu, que l'on peut examiner la toile que je viens de citer & voir si elle est de coton. On la conserve avec soin dans le cabinet de Sainte-Geneviève; on l'a mise sous un verre après l'avoir collée sur un papier fort épais; quand elle étoit à moi, elle étoit roulée; c'est ainsi qu'elle m'étoit parvenue, & ce n'est point ce qui a pû causer les petites altérations qu'on y peut remarquer. Ce détail & cette remarque en général seroient fort inutiles si l'on ne pouvoit en conclurre, que les Égyptiens se servoient pour écrire d'autre chose que du papier. On dira peut-être que l'usage du coton a précédé celui de cette plante; mais indépendamment du peu de variété que l'on remarque dans cette nation, le *Papyrus* étoit si connu par toutes les utilités que les Égyptiens en retiroient, & dont on va voir le détail, que l'on ne peut raisonnablement mettre en doute qu'ils n'aient sû que les écorces les plus déliées de cette plante pouvoient servir à l'écriture. Cette réflexion m'a donc présenté la nécessité indispensable de coller ou de gommer cette toile pour empêcher l'encre ou plustôt la couleur de s'étendre & de faire ce qu'on appelle communément *boire;* enfin quoique la qualité de l'encre puisse y entrer pour quelque chose, il est aisé de se convaincre de cette nécessité, & l'on peut en juger par l'effet que les caractères formés par un liquide, produisent sur une mousseline qui n'a point été préparée; or tous les caractères écrits sur les toiles trouvées dans l'intérieur des caisses des Mumies étant de la plus grande netteté, il en résulte la preuve d'une colle pratiquée très-anciennement par les Égyptiens, & qui, selon Pline même, paroît avoir précédé l'usage ou l'invention du papier.

Il est cependant nécessaire, avant que d'aller plus loin, de considérer en général les espèces de toiles dont les Égyptiens faisoient

faisoient usage : voici ce que dit Pline à l'égard du lin & du coton. *Ægyptio lino minimum firmitatis, plurimum lucri: quatuor ibi genera, Taniticum ac Pelusiacum, Buticum, Tentyriticum cum regionum nominibus in quibus nascuntur. Superior pars Ægypti in Arabiam vergens gignit fruticem quem aliqui gossipion vocant, plures xylon, & ideò lina inde facta xylina: parvus est similemque barbatæ nucis* defert fructum, cujus ex interiore bombyce lanugo netur. Nec ulla sunt eis candore mollitiave præferenda; vestes inde sacerdotibus Ægyptiis gratissimæ.* L. XIX, c. 1.

* Noisette.

Ce que Pline nous apprend du coton, est appuyé par Prosper Alpin, il dit : *gossipium Ægyptii ad ipsorum usum aliunde advehunt; neque enim apud ipsos herbacea illa planta, ex quâ Syri vel Cyprii gossipium colligunt, aduascitur.* « A l'égard du lin, indépendamment de tout ce que les auteurs anciens nous en disent, comme « ayant été fort en usage en Égypte, il peut soûtenir les plus « grandes chaleurs. Il a été cultivé avec succès au Sénégal & à « la Martinique ; Prosper Alpin le compte même parmi les « plantes d'Égypte ». Les toiles qui remplissoient les oiseaux embaumés que j'ai ouverts, étoient plus fréquemment de vieux chifons de toile de coton, ce qui prouve seulement qu'elle étoit plus commune que celle de lin. Ch. XVIII. Ch. VIII, p. 152, part. prem. édit. de Lyd. 1735.

Pugillarium enim usum fuisse etiam ante Trojana tempora invenimus apud Homerum. Illo verò prodente, ne terra quidem ipsa, quæ nunc Ægyptus, intelligitur, cùm in Sebennytico saltem ejus nomo nonnisi charta nascatur, postea adaggerata Nilo; si quidem a Pharo insula, quæ nunc Alexandriæ ponte jungitur, noctis dieique velifico navigii cursu terram fuisse prodidit. Guilandin, en corrigeant ce passage tiré de Dalechamp, met *abfuisse* au lieu de *fuisse*, ce qui sert beaucoup à l'intelligence du texte dont voici la traduction. « Car nous voyons dans Homère que l'usage des tablettes est antérieur à la guerre de Troie, & ses écrits « font connoître que le terrein qu'on appelle aujourd'hui Égypte « n'existoit point de son temps, & qu'il ne s'est formé que depuis « par les dépôts du Nil : or le nome Sebennytique qui en « fait partie ne produit presque que du papier. Ce qui prouve « que cette partie de l'Égypte n'existoit pas encore du temps «

» d'Homère, c'est que cet auteur avance que depuis l'île de Pharos, » qui est actuellement réunie à Alexandrie par un pont, il y » avoit, jusqu'au continent de l'Égypte, une étendue de mer aussi » grande qu'un vaisseau à la voile en pouvoit parcourir en un jour & une nuit ».

Voici les vers d'Homère que Pline indique en cet endroit.

Odyss. l. IV.

Νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ
Αἰγύπτου προπάροιθε· Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσι,
Τόσσον ἄνευθ' ὅσσον τε πανημερίη γλαφυρὴ νηῦς
Ἤνυσεν, ᾗ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείῃσιν ὄπισθεν.

« Il y a ensuite, vis-à-vis de l'Égypte, une île placée dans une » mer très-agitée; cette île s'appelle Pharos: elle est autant » éloignée de l'Égypte qu'un vaisseau peut parcourir de chemin en un jour entier avec un bon vent arrière ».

Sect. V. Guilandin fait encore au texte de Pline une correction qui pourroit avoir quelque fondement, il dit qu'il faut lire *Saïtique* au lieu de *Sebennytique;* il convient que suivant Ptolémée & Strabon on trouve dans le delta, *Sebennytica regio* aussi-bien que *Saïtica regio*, mais il opine pour le dernier nom dans cette circonstance, parce qu'il ne trouve point de papier qui porte le nom du premier canton, & que Pline ne parle que de *Saïtica charta*, de la ville de *Saïs*, où le *Papyrus* se trouvoit en grande quantité.

Je ne m'arrêterai point sur les preuves que Pline rapporte de cet accroissement de terre donné par le Nil; ce point d'histoire naturelle a trop été discuté; de plus, il s'écarte absolument de mon objet.

Mox æmulatione circa bibliothecas regum Ptolemæi & Eumenis, supprimente chartas Ptolemæo, idem Varro membranas Pergami tradidit repertas. Postea promiscuè patuit usus rei, qua constat immortalitas hominum. « Dans la suite l'émulation des rois » Ptolémée & Euménès pour former des bibliothèques, ayant » porté Ptolémée à interdire le transport du papier, on inventa » dans Pergame, selon Varron, la façon du parchemin, & dans

ce nouvel uſage, qui fut bien-tôt répandu par-tout, conſiſte «
le vrai moyen de procurer aux hommes l'immortalité ».

Cette eſpèce de tyrannie & ce genre de guerre entre deux Rois ſont trop ſinguliers pour n'être pas relevés. Malgré la répétition que l'on remarque dans tous les évènemens, celui-ci je crois ſera toûjours unique. A l'égard du parchemin dont Pline, ſur le rapport de Varron, attribue l'invention à la jalouſie de ces Princes, il me ſemble que c'eſt en donner une idée qui n'eſt pas juſte, & que c'eſt placer bien bas la découverte d'une choſe dont l'uſage eſt établi bien auparavant dans tous les auteurs anciens; c'eſt auſſi le ſentiment de Guilandin, qui conclut à cette occaſion que ce qu'on appeloit *diphtera* ne différoit point de *membrana*, que l'on nomma dans la ſuite *Pergamena*, & que l'invention du parchemin, auſſi-bien que celle du papier, remonte plus haut que ne le dit Varron, & le commentateur le prouve par un grand nombre de citations authentiques: il ſeroit trop long & même inutile de les rapporter ici, on peut les voir toutes réunies dans l'ouvrage de Guilandin. On pourroit cependant dire, pour accorder ce paſſage avec les idées données par les auteurs, que le parchemin de Pergame fut d'une meilleure condition que ceux qu'on avoit fabriqués précédemment, & que la fabrique qui s'établit dans cette ville devint fameuſe, & dut ſon établiſſement à la défenſe de Ptolémée de laiſſer ſortir du papier d'Égypte. Il ſe pourroit auſſi que Pline, peu ſatisfait des détails qu'on lui avoit envoyés ſur cette plante, n'eût pas voulu prendre ſur ſon compte ce qu'il en a dit, & qu'il eût mieux aimé en rendre Varron reſponſable; mais cette phraſe à la louange du parchemin eſt de lui: *Poſtea promiſcuè patuit uſus rei, qua conſtat immortalitas hominum.* Il ſembleroit que le papier ne pouvoit avoir la même utilité; ce papier dont il vient de dire un peu plus haut, *cum chartæ uſu maxime humanitas vitæ conſtet & memoria.* Je conviens que ce petit reproche ne peut tomber que ſur l'habitude d'un ſtyle éloquent: car dans le fond Pline a raiſon, il a voulu faire entendre que le parchemin préſentoit une matière plus durable, & que par conſéquent il étoit deſtiné à perpétuer

Sect. VI.

les évènemens & à les rendre, pour ainsi dire, immortels.

Papyrum *ergo nascitur in palustribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evagatæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum, brachiali radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non ampliùs cubitorum longitudine.* « Le » *Papyrus* croît dans les marais de l'Égypte, ou même au milieu » des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation, » pourvû qu'elles n'aient pas plus de deux coudées de profondeur. » La racine est tortueuse & de la grosseur du poignet, la tige est triangulaire & ne s'élève pas à plus de dix coudées ».

Sect. VII. Guilandin qui remarque, & qui le prétend avec raison, que Pline a traduit Théophraste dans la description de cette plante, lui reproche en cet endroit de ne point parler comme cet auteur, de donner dix coudées à la tige du *Papyrus*, & de confondre par conséquent cette mesure avec celle des racines; il ajoûte, *lorsque je voyageois en Égypte, & que je faisois avec grand soin des recherches sur toutes les plantes de ce pays, je ne pus jamais trouver de* Papyrus *dont les thyrses ou les tiges eussent plus de sept coudées.* « Prosper Alpin leur donne six ou sept » coudées au dessus de l'eau, *supra aquam sex septemve cubitis* » *assurgens.* Si en suivant ce calcul on ajoûte à la plus grande » mesure les deux coudées que l'eau couvre ordinairement, on » aura pour la longueur totale des tiges du *Papyrus*, neuf coudées, ce qui s'éloigne peu de la mesure rapportée par Pline, » *decem non ampliùs cubitorum longitudine.*

In gracilitatem fastigatum, thyrsi modo cacumen includens, semine nullo, aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. « Elle » va toûjours en diminuant & aboutit en pointe; le haut en » forme de thyrse, sans aucune graine & sans aucun usage qu'à tenir lieu de fleurs pour couronner les Dieux ».

Sect. VII. Guilandin accuse encore ici Pline de n'avoir pas suivi Théophraste, ou de s'être trompé en traduisant ces mots, *comam inutilem debilemque sustinentes* par *thyrsi modo cacumen includens*, ce qui ne rend pas l'expression de Théophraste, qui dit que le *Papyrus* porte une chevelure, un panache & non un peloton, un épi, *globum, spicam*, qui forme le thyrse dont

nous avons parlé; Strabon est d'accord avec Théophraste sur cette explication.

Il est naturel, avant que d'entamer la matière, de dire un mot de l'opinion assez généralement reçûe dans l'Europe sur la perte de cette plante: on n'a pas besoin de nouvelles preuves pour savoir que les bruits populaires ne sont pas toûjours fondés sur les possibilités physiques; mais en supposant cette perte possible, on ne pourroit au moins la faire remonter fort haut, « car il n'y a pas encore deux cens ans que Guilandin & Prosper Alpin observèrent cette plante sur les bords du Nil, « & que Guilandin vit les habitans du pays en manger la partie « inférieure & succulente de la tige, comme on le pratiquoit « anciennement, particularité qui peut servir à nous faire recon- « noître le *Papyrus*, & dont il ne paroît pas que les voyageurs « aient profité. Cet usage & ceux qui sont rapportés par Prosper « Alpin nous apprennent que cette plante n'est pas tout-à-fait « inutile, quoiqu'elle ait perdu son principal mérite en cessant « d'être employée à la fabrique du papier ».

Les changemens survenus dans le terrein de l'Égypte, & les soins des habitans pour profiter des terres qui peuvent être cultivées, ont rendu vrai-semblablement la plante du *Papyrus* moins commune; mais les causes qui peuvent être admises à l'égard de quelques parties du pays, n'ont pû occasionner la destruction entière du *Papyrus*, d'autant plus qu'étant du nombre des plantes aquatiques, il est à l'abri d'un semblable évènement. Le silence des auteurs les plus récens qui ont écrit sur l'Égypte ne peut être avancé comme une preuve de la destruction entière du *Papyrus;* on peut dire, pour les excuser, qu'ils ne s'étoient pas proposé cet objet dans leurs recherches, ou que n'étant pas assez instruits ils l'ont négligé; mais il est étonnant que Maillet, homme de Lettres, qui paroît même avoir fait des recherches à ce sujet, n'ait pû découvrir le *Papyrus*, & qu'il l'ait confondu avec le *musa*, connu en françois sous le nom de figuier d'Adam, & que les Arabes appellent *mons*, plante qui est très-différente; ce dont il devoit s'apercevoir en lisant Théophraste ou Pline. *Page 19.*

« Prosper Alpin est le premier qui nous ait donné une » figure du *Papyrus*, que les Égyptiens appellent *Berd.* Quelque » mauvaise qu'on puisse la supposer, elle paroît néanmoins con- » venir à la description de la plante dont parle Théophraste.

» Les Botanistes anciens avoient placé le *Papyrus* parmi les » plantes *graminées* ou les *chiendents*, ignorant à quel genre il » devoit appartenir; ils se sont contentés de le désigner sous le » nom ancien de *Papyrus*, dont ils ont fait deux espèces, l'une » d'Égypte; l'autre de Sicile. Mais les nouveaux ont reconnu » que ces deux plantes étoient une seule & même espèce de

Souchet. » *Cyperus*; c'est sous ce genre qu'on la trouve dans les catalogues » & histoires des plantes publiées après l'édition de l'ouvrage » de Morison, où le *Papyrus* est nommé *Cyperus Niloticus vel* » *Syriacus maximus papyraceus.*

Hist. Oxon. 3. 239. sect. 8, tab. 11, fig. 41.

» En décrivant cette plante, il dit qu'on conserve dans le » cabinet de Médecine à Oxford, parmi d'autres curiosités, un » grand morceau de la tige du *Papyrus*, *frustum caulis scapive,* » *sex circiter pedes longum, leve, externè durum ac politum, internè* » *medulla porosa juncea seu arundinacea farctum, in schola medicinæ* » *inter alia curiosa asservatur.*

» On a cru aussi reconnoître dans l'ouvrage de Scheuchzer » sur les chiendents, les joncs & les autres graminées, une » description du panache que porte le *Papyrus;* elle est sous la

Page 387. » dénomination suivante: *Cyperus enodis nudus, culmis è vaginis* » *brevibus prodeuntibus, spicis tenuioribus.*

» Un des pédicules qui soûtiennent les épis des fleurs est » représenté à la *planche VIII, fig. 14.* Cet auteur a considéré le » panache comme formant la plante entière prise au dessus de la » racine, & les longs pédicules qui portent les épis comme autant » de tiges particulières. Il ajoûte, en finissant, qu'il ignore d'où » cette plante lui a été envoyée & de qui il l'a reçûe. Ce panache » nous paroît être celui du *Papyrus Siciliana*, que les Botanistes, » comme nous l'avons observé ci-dessus, ne distinguent pas du » *Papyrus Nilotica.* M. Monti, dans son catalogue des plantes qui » croissent aux environs de Bologne en Italie, l'indique sous la

Page 14. » dénomination suivante, *Cyperus omnium maximus papyrus dicta;*

& Micheli, dans ses *nova genera*, en rapportant la même phrase « *Page 44.*
y ajoûte seulement ces deux termes, *locustis minimis;* & à la «
planche 19 il a fait représenter un des pédicules qui forment «
le panache, & qui portent les épis des fleurs. La mort de cet «
auteur, arrivée quelque temps après l'édition de la première «
partie de son ouvrage, nous a fait perdre des éclaircissemens «
sur le *Papyrus* qu'il promettoit de donner dans la seconde «
partie qui n'a point encore paru. Enfin M. Van Royen, Pro- «
fesseur de Botanique, a inséré dans le catalogue des plantes «
du jardin de Leyde le *Papyrus*, & le nomme *Cyperus culmo* « *Flor. Leyd.*
triquetro nudo, umbella simplici foliosa, pedunculis simplicissimis « *prodr. p. 56.*
distincte spicatis. Il est de même rapporté dans les *species plan-* «
tarum de M. Linnæus. «

Dans les manuscrits qui nous restent d'après les lettres & «
les remarques de M. Lippi, Médecin de la Faculté de Paris, «
qui accompagnoit M. du Roule, Envoyé du roi Louis XIV «
à l'empereur d'Abissinie, on trouve la description d'un *Cyperus* «
qu'il avoit observé sur les bords du Nil en 1704. Après «
avoir parlé des fleurs, il dit que plusieurs épis couverts de «
quelques jeunes feuilles sont portés sur un pédicule assez long, «
& que plusieurs de ces pédicules également chargés venant à se «
réunir, forment une espèce de parasol; le disque de ce parasol «
est environné de quantité de feuilles qui couronnent la tige »
sur laquelle il porte; la tige est un prisme fort long, dont les «
angles sont un peu arrondis, & les feuilles représentent parfai- «
tement une lame d'épée, non pas de celles qui font la gouttière, «
mais de celles dont le plus grand côté soûtient une cannelure; «
les racines sont noires & chevelues: il nomme cette plante «
Cyperus Niliacus major, umbella multiplici. «

Le même Lippi en avoit remarqué une autre espèce qui «
ne s'élève pas aussi haut, dont la tige & les feuilles étoient les «
mêmes, & dont les épis formoient plustôt une espèce de tête «
qu'une ombelle; cette tête étoit fort douce, luisante & comme »
dorée, riche & fort chargée; elle pose sur de longs pédicules «
dont la base se réunit en parasol, & il l'appelle *Cyperus Niliacus* «
major, aurea divisa panicula. Ces deux sortes de *Cyperus* ont «

» entre elles une ressemblance marquée par leurs feuilles, leur » tige, le panache en parasol qui les couronne, & les lieux » marécageux où elles croissent. La seule différence consiste dans » la forme des épis, ce qui sert à les distinguer l'une de l'autre: » toutes deux ont quelques rapports avec le *Papyrus* & le *Sari*, » tels qu'ils sont décrits par les anciens auteurs; la première » pourroit être le *Papyrus*, & la seconde le *Sari*; mais ce n'est-là » qu'une conjecture, & je ne pense pas qu'on puisse l'admettre; » cependant si elle étoit reçûe, le *Papyrus* & le *Sari* ne seroient » plus confondus & regardés comme étant d'une même espèce, » ainsi que l'ont jugé plusieurs Botanistes.

» Le *Papyrus* qui croissoit dans le milieu des eaux ne donnoit » point de graine; son panache étoit composé de pédicules foibles, » fort longs, semblables à des cheveux; *comâ inutili exilique*, dit » Théophraste. Cette particularité se montre également dans le
Fig. 2. » *Papyrus* de Sicile; nous la connoissons encore dans une autre
Fig. 3. » espèce de *Papyrus* apportée de Madagascar par M. Poivre, » Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Les pana- » ches de l'une & l'autre espèce que nous avons, sont dépourvus » d'épis, de fleurs, & par conséquent stériles. Bodæus à Stapel,
Page 432. » dans ses commentaires sur Théophraste, a fait représenter la » tige & le panache du *Papyrus* en cet état, & le dessein en » avoit été envoyé d'Égypte à Saumaise. Ce panache ressemble » à celui de la plante de Sicile, conservé dans un herbier de » Boccone, qui nous a été donné. De pareils changemens ne sont » point rares dans les plantes aquatiques. Le *Papyrus* de Mada- » gascar croît dans une rivière appelée *Tartas* par les Malgaches: » ce nom est aussi celui du papier. A l'égard de la plante, ils » la nomment *Sanga-sanga*, & ils en emploient l'écorce pour » faire des nattes; celles que nous avons vûes sont travaillées avec » goût, & les compartimens en sont très-bien exécutés; les » autres usages ne nous sont pas connus, mais nous apprenons qu'on en fait aussi des cordes ».

Au reste je pense que tout ce qui vient d'être rapporté au sujet du *Papyrus*, devoit précéder la discussion du texte de Pline, que je vais continuer.

Radicibus

Radicibus incolæ pro ligno utuntur: nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidem Papyro *navigia texunt; & è libro vela, tegetesque, necnon & vestem, etiam stragulam ac funes.* « Les habitans emploient les racines pour du bois non seulement à brûler, mais encore propre à faire « différens vases à leurs usages; de la tige du *Papyrus* entrelassée « en façon de tissu, ils construisent des barques, & de l'écorce « intérieure ou *liber*, ils font pareillement des voiles, des nattes, « des habillemens, des couvertures de lit & des cordes ».

Ces barques ressembloient par leur construction à de grands paniers, dont le tissu devoit être fort serré; & pour empêcher l'eau de les pénétrer il faut supposer qu'elles étoient enduites, au moins à l'extérieur, d'une couche de résine ou de bitume, ce qui les mettoit en état de servir à la navigation sur le fleuve, ou plustôt sur son inondation : le panier dans lequel Moyse enfant fut exposé, me paroît appuyer & confirmer le texte de Théophraste traduit par Pline. Ce passage, en nous donnant des éclaircissemens, nous apprend quels étoient les cordages des vaisseaux d'Antigonus, dont je parlerai plus bas.

Guilandin copie Théophraste, lorsqu'il dit que les racines du *Papyrus* ont dix coudées de longueur & ne sont point enfoncées, c'est-à-dire qu'elles ne piquent point en terre, mais qu'elles s'étendent & rampent à très-peu de profondeur. Voici les paroles de l'auteur ancien : *Radix longitudine super dena cubita provenit super terram ipsam, radices obliquas tenues densasque in limum demittens.* Mais Guilandin ajoûte, ces racines ont à droite & à gauche quantité d'autres petites racines qui soûtiennent la plante contre l'impétuosité du vent & le cours du Nil. Théophraste dit que les tiges triangulaires sortent de la racine, & Guilandin ajoûte encore que les feuilles sont semblables à celles du *Typha* de marais, & qu'elles ne sont cependant pas pointues, mais obtuses; il cite à ce sujet *Elkavi*, qui nomme le *Papyrus Bubikir*, en deux endroits de son livre.

Theoph. l. IV. cap. 9.

De simp. Medicam. c. 147 & 547. Sect. VIII.

Guilandin attaque Pline sur ce qu'il dit, *è libro vela tegetesque texunt*, pendant que Théophraste a écrit *è biblo*; donc, ajoûte-t-il, Pline se trompe & se met en contradiction avec

lui-même, car il dit, dans un autre endroit, on fait ce papier de la tige du *Papyrus*, divisée en feuilles très-minces & très-larges, & ajoûte, tant s'en faut que l'écorce soit bonne à faire le papier, on n'en fait pas même des cordes; s'il faut expliquer, continue-t-il, ce mot de Théophraste *biblos* par *liber* écorce *è biblo*, c'est lui faire dire que de l'écorce on fait le papier, ce qui se contredit. Car ce que Pline nie manifestement, Théophraste, suivant l'interprétation de Pline, le dit positivement. Mais, ajoûte encore Guilandin, le texte de Théophraste a été altéré, ce que Pline en traduisant a bien senti, sans s'embarrasser de le corriger. Pline, continue-t-il, a mauvaise grace de prêter à Théophraste un pareil défaut d'exactitude, lui qui ayant emprunté de cet auteur toute la description du *Papyrus*, s'est lourdement trompé: Pline, toûjours selon Guilandin, ayant traduit de Théophraste, ils font les vaisseaux *ex papyro*, s'est endormi, ou a été distrait par quelqu'autre occupation, & à son réveil continuant à traduire, il a trouvé ils font les voiles *è biblo;* il a cru que Théophraste entendoit par *papyrus* autre chose que par *biblus*, il a traduit mal-à-propos *biblo* par *libro;* la méprise est de lui, non de Théophraste, qui ne dit point que l'on fit de l'écorce *vela tegetesque*. « Le reproche que Guilandin fait à Pline, & sa vive critique, ne me paroissent pas » trop bien fondés. Pline en traduisant le mot *biblos* par celui » de *liber*, a désigné une partie de la tige du *Papyrus* qui n'est » pas l'écorce proprement dite, *cortex*, mais qui est sous l'écorce » extérieure, c'est le *liber*. En considérant les couches intérieures » de la tige du *Papyrus*, on voit qu'elles sont de même nature, » & que ce qui a été appelé *biblos* n'est qu'un *liber* formé de » plusieurs couches ou lames; ces tiges n'ayant point de parties » ligneuses, tout ce qui est caché sous l'écorce extérieure peut » porter le nom de *liber*. Pline lui-même a fait cette distinction, » en nommant la première *cortex* & la seconde intérieure *liber*, & on ne voit pas qu'il soit tombé dans aucune contradiction ».

L. VII, c. 23. Enfin quoique Pline parle de *naves papyraceæ*, il ne faut pas croire, dit encore Guilandin, que les vaisseaux fussent faits en *Lib. II.* entier *ex papyro*. Suivant un passage d'Hérodote, les vaisseaux

de charge des Égyptiens étoient de bois d'épine, c'est-à-dire les œuvres, les membres de deux coudées, réunis & attachés avec des clous, par dessus ils faisoient ce que nous appelons le bordage avec de grandes planches. Ils ne se servent point de pièces de bois recourbées en forme d'arc, *sed introrsum compages biblo imectunt.* Le mât est aussi d'épine, les voiles *è biblo.*

On trouvera, à la fin de ce Mémoire, quelques indications sur les parties du *Papyrus* qui fournissoient ces voiles, ces habits, & les autres objets rapportés dans ce passage; mais je ne terminerai point cette discussion sur les vaisseaux Égyptiens sans exposer un autre sentiment de Guilandin qui me paroît *Sect. VIII.* important; il cite un passage du prophète Isaïe qui menace l'Égypte: *malheur à la terre*, dit-il, *qui envoie des Lieutenans sur mer & dans des vaisseaux de papyrus!* Les Septante, au lieu de vaisseaux de *Papyrus*, lisent ἐπιστολὰς βιβλίνας, qu'ils expliquent par ἐπιστολὰς βιβλίνας, des ordres écrits sur le papier. Ce passage, dit le commentateur, détruit le sentiment de Varron, & prouve, selon lui, à tout homme qui n'est point entêté, qu'on écrivoit sur le papier bien long-temps avant Ptolémée Philadelphe.

Mandunt quoque crudum decoctumque, succum tantum devorantes. « Ils mâchent aussi cette plante crue ou cuite, dont ils n'avalent que le suc ».

Guilandin nous apprend plus positivement quelle étoit la *Sect. VII.* partie de cette plante que les Égyptiens mettoient à cet usage: voici ses paroles. « Qu'on ne s'imagine pas que les Égyptiens mangent la tige entière, je les ai vû ne manger que les parties « les plus proches de la racine; » ce qui est conforme au témoignage d'Hérodote, qui dit, quand les Égyptiens ont coupé le *Euterp.* *biblus* d'un an, ils coupent la partie supérieure, qu'ils emploient à différens usages, ils mangent ou vendent la partie inférieure de la longueur d'une coudée: ceux qui veulent rendre le mets plus délicat, le font rôtir au four; aussi Dioscoride & Pierius Valerianus se trompent, quand ils disent que l'on mange les racines: la partie du *Papyrus* que mangent les Égyptiens est hors de la terre, elle est tendre & pleine d'un suc abondant

& agréable, les Égyptiens l'appellent *æſlus*. Eſchyle donne à la tige entière le nom de ΚΑΡΠΟΣ, c'eſt-à-dire fruit. Enfin Guilandin rapporte, d'après Horus-Apollo, que les Égyptiens exprimoient dans leurs hiéroglyphes l'ancienneté de leur origine par un fagot de *Papyrus*, comme leur première nourriture; on ignoroit en quel temps leurs ancêtres avoient commencé à en manger.

Lib. 1, Hieroglyphicorum.

Naſcitur & in Syria, circa quem odoratus ille calamus, lacum. « Il croît encore (le *Papyrus*) en Syrie, aux environs d'un lac où croît la canne aromatique ».

« Pline n'a fait que répéter en cette occaſion ce que » Théophraſte avoit dit long-temps auparavant ſur le *calamus* » *aromaticus*. Cette plante n'eſt pas bien connue, du moins celle » dont il eſt queſtion dans ce paſſage; Guilandin n'a point vû de » ces roſeaux dans ſes voyages, & ce fut un *Papyrus* ſemblable » à celui d'Égypte, qu'il arracha dans les marais au confluent du Tigre & de l'Euphrate. » Au reſte le *Calamus* n'eſt peut-être pas celui avec lequel on écrivoit; mais cette eſpèce de canne reſſemble trop & a en effet trop de rapport au ſujet de ce Mémoire, pour ne pas dire à ſon occaſion ce que le *Calamus* des Anciens me fait penſer.

Il paſſe pour conſtant que l'on n'écrivoit chez les Anciens qu'avec des roſeaux ou des cannes, c'eſt-à-dire ſur le papier ou ſur le parchemin. Apulée même dit, au commencement de ſes Métamorphoſes, qu'il écrit ſur du papier d'Égypte avec une canne du Nil. Il ne faut pas recourir à Memphis pour avoir de pareils inſtrumens propres à écrire; ces eſpèces de cannes ſe trouvent par-tout, & nos étangs m'ont fourni cent fois le moyen de deſſiner, en taillant ces cannes & les fendant comme nos plumes. Ces roſeaux ôtent toute idée de ſéchereſſe dans les traits, mais ils s'émouſſent aiſément, & il faut les retailler trop ſouvent. L'uſage que j'en ai fait me met en état d'avancer que le manuſcrit Égyptien ſur une toile de coton, dont j'ai parlé plus haut, & quelques autres Grecs ou Latins de la Bibliothèque du Roi, ou que j'ai pû voir ailleurs, & qui ſont écrits ſur le papier d'Égypte, n'ont certainement point été

écrits avec des roseaux; les caractères en sont trop égaux & les liaisons trop fines pour n'avoir pas été tracés avec des plumes comme les nôtres, ou de quelqu'autre oiseau.

Neque aliis usus est, quam inde, funibus rex Antigonus in navalibus rebus, nondum sparto communicato. « C'est de ce *Papyrus* que le roi Antigonus fit usage pour les cordages de sa « marine, le sparte n'ayant pas encore été apporté dans ce pays ».

« Le Sparte est, selon les Botanistes, une espèce de chiendent; Tournefort, dans ses Instituts, le nomme *gramen spicatum quod* « *Pag. 518.* *spartum Plinii;* & Clusius, dans son histoire des plantes « d'Espagne, *spartum herba Plinii*, page CCXX de l'édition *in-fol.* « *spartum Plinii*, dans l'édition *in-8.°* p. 504. On y trouve la « description de la plante, sa figure & ses usages, qui s'accor- « dent avec ceux qu'indique Pline ». *L. XIX, c. 11.*

Cependant il ne faut pas inférer de la nature des cordages qu'Antigonus employoit pour ses vaisseaux, qu'ils n'eussent pas autant de force que ceux du chanvre dont nous faisons usage; j'ai vû plus d'une fois des cordes faites d'écorces de joncs & de parties d'autres plantes, par les Indiens & les Sauvages, elles ne peuvent être plus unies ni mieux travaillées; en les comparant avec les nôtres, il étoit difficile de s'apercevoir de la différence; on en peut voir la preuve dans les cordes d'un hamac, elles sont médiocres à la vérité, mais on sait qu'en multipliant les petites parties dont le cable le plus fort est composé, on le proportionne à la plus grande résistance & au plus grand effort; celles des vaisseaux d'Antigonus pouvoient être aussi-bien préparées que les cordes des Indiens dont je viens de rapporter l'exemple.

Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum *intellectum est eundem usum habere chartæ.* « On a appris depuis peu de temps que le *Papyrus* croissoit dans l'Euphrate aux « environs de Babylone, & qu'on s'en servoit pour faire du « papier ».

Guilandin ajoûte qu'il croissoit aussi dans l'Inde, mais il parle d'après Strabon.

Et tamen malunt adhuc Parthi vestibus litteras intexere.

« Cependant les Parthes aiment mieux employer encore pour l'écriture les peaux qui leur servent d'habillement ».

Je crois qu'ils n'étoient pas les seuls de leur temps. Indépendamment des soins nécessaires pour faire transporter le papier, l'habitude & l'usage ont toûjours eu de grands droits sur l'humanité.

Præparantur ex eo chartæ, diviso acu in prætenues, sed quam latissimas philuras. « De la tige du *Papyrus*, divisée avec une » aiguille en lames (ou feuillets) fort minces & aussi larges qu'il est possible, on compose les feuilles de papier ».

Tous les Auteurs & les Commentateurs sont d'accord sur cette façon de travailler le *Papyrus:* pour éviter les répétitions, on trouvera à la fin de ce Mémoire un résumé de ce qu'il contient; je me contenterai de dire ici, sur ce passage, que *Sect. x.* Pline, selon Guilandin, présente plusieurs obscurités dans tout ce qu'il dit sur le *Papyrus*, se servant de douze expressions différentes pour la même chose; telles sont *philura*, *ramentum*, *papyrum*, *tabula*, *scheda*, *cutis*, que Guilandin substitue au mot *crates* employé par Pline, *plagula*, *corium*, *statumen*, *subtemen*, *paginà*, *tænia*. Ce reproche me paroît très-mal fondé; plusieurs des mots qu'il relève expriment des nuances dans l'opération, & c'est ainsi qu'il est possible de décrire une manœuvre, & de faire sentir les différens degrés que la même matière reçoit avant que d'arriver à sa perfection. Ce n'est donc point ici une abondance superflue, & une affectation de richesse dans le style, que l'on pourroit quelquefois reprocher à Pline. En un mot *pelures*, *lames*, *feuilles*, *&c.* étoit ce qu'on levoit sur la tige du *Papyrus*, après en avoir coupé les deux extrémités; la supérieure portant un panache dont on n'auroit pû tirer que des pelures fort étroites, & la partie inférieure, qu'on appeloit *pomum*, parce qu'on la mâchoit, étant trop remplie de pores & de cavités pour être employée aux feuilles destinées pour l'écriture.

Principatus medio, atque inde scissuræ ordine. Hieratica appellabatur antiquitus, Religiosis tantum voluminibus dicata. « Les lames du milieu sont préférées, & ensuite selon l'ordre

de la division. Ce papier étoit anciennement appelé hiératique, « & ne servoit que pour les livres de la Religion ».

Ces usages ne regardoient que les Égyptiens.

Quæ ablutione Augusti nomen accepit: sicut secunda Liviæ, a conjuge ejus. Ita descendit hieratica in tertium nomen. Proximum amphitheatricæ datum fuerat a confecturæ loco. Excepit hanc Romæ Fannii sagax officina, tenuatamque curiosa interpolatione principalem fecit è Plebeïa, & nomen ei dedit. Quæ non esset ita recurata, in suo mansit amphitheatrica. « Ce même papier étant lavé prit le nom d'Auguste, & porta celui de Livie sa femme « après avoir été lavé une seconde fois, ainsi le papier hiératique « descendit du premier rang au troisième; un autre fort sem- « blable avoit été appelé amphithéatrique, du lieu où on le « faisoit: porté à Rome dans la boutique de Fannius, dont les « ouvriers étoient fort habiles, il fit de ce papier commun, « rendu plus fin par une manœuvre particulière, un papier qui « surpassoit les autres & auquel il donna son nom; l'amphi- « théatrique, qui n'avoit pas été préparé de la même façon, « conserva le sien ».

Ces distinctions dans les préparations faites à Rome avec plus ou moins de soin, intéressoient les Romains pour lesquels Pline écrivoit; elles nous sont inutiles en elles-mêmes: cependant il ne faut point en inférer une différence dans les matières, c'est-à-dire qu'on ait jamais employé à Rome d'autre papier que celui d'Égypte. Guilandin, dans la section déjà citée, dit positivement qu'il y a deux sortes de *Papyrus, est vero* Papyrus *duplex*, l'un d'Égypte & l'autre d'Italie qu'il appelle *Sari biblus altera.* « Du premier on faisoit autrefois le papier & nullement du second, ce que plusieurs auteurs ont ignoré; « & de-là ils ont cru que le *Papyrus* ou *biblus Ægyptia* venoit « aussi en Italie, ce qui est très-faux. *Ex priore fiebant quondam* « *chartæ, ex posteriore non item: quod nescientes nonnulli, crediderunt* « Papyrum, *quæ biblus est Ægyptia, provenire in Italia, quo nihil* « *falsum magis.* « Guil. p. 108.

Il ne paroît pas que Guilandin ait observé ou connu le « *Papyrus* d'Italie; car ayant vû celui d'Égypte, il n'auroit pas «

» manqué d'exposer en quoi les deux plantes diffèrent, il se
» seroit expliqué d'une façon plus affirmative; & il n'auroit pas
» dit simplement, *suspicor utramque plantam, ob eam quam inter*
» *se habent affinitatem uno eodemque* Papyri *nomine appellatam*
» *fuisse*.

» Il est fort singulier que Guilandin n'ait point remarqué le
» *Sari* sur les bords du Nil, lorsqu'il examinoit si soigneusement
Lib. XIII, cap. 23. » le *Papyrus*. *Sari circa Nilum nascens*, dit Pline. Car ce qu'il
» avance comme certain par rapport au *Sari*, se trouve douteux
» quelques lignes ensuite. *Hoc Sari illa est planta quam Sicilia*
» *in qua copiosè nascitur*, *Calabria & Apulia vulgò papyrum*
» *nominat*, *unius litteræ diversitate a papyro quam Strabo*, lib. v,
» *in quibusdam Etruriæ lacubus inveniri testatur*. Et plus bas,
» *Eustathius*, *primâ & vicesimâ odysseâ*, *bibli duo genera statuit*,
» *alteram Ægyptiam ex qua chartæ*, *alteram ei simillimam*, *quam*
» *ego pro Sari interpretor*. « Si le *Papyrus* de Sicile a été de
» quelque usage chez les Romains, c'est ce que nous ignorons;
» il est nommé *Papero* en Italie, & selon Césalpin, *Pipero*: on
» en trouve la description dans les *Adversaria* de Lobel, & dans
» un ouvrage de Césalpin sur les plantes.

» Lobel s'explique de la manière suivante (*Adversaria nova*,
» *&c.* dont il y a eu plusieurs éditions, la première en 1570,
» les autres en 1571, 1572, & enfin 1605, *à la page 38*
» *& 39*), il nomme cette plante *Papyrus Nilotica* qui, comme
» nous le ferons voir, est le *Papyrus Siciliana*, & il commence
» ainsi: *Le* Papyrus *est une plante d'une grandeur considérable*,
» *elle a tout le port du* Cyperus, *elle croît dans les mêmes lieux*
» *& comme le dernier*, *elle vient en Égypte le long des bords du*
» *Nil*, *dans les endroits marécageux*; *on ne trouve pas le* Papyrus
» *dans le milieu des eaux profondes*, *mais il s'élève à une grande*
» *hauteur dans celles qu'on peut passer à gué*, *auprès du rivage de*
» *ce fleuve*; *ce qui est conforme avec le rapport de la façon dont*
» *Moyse*, *encore enfant*, *fut exposé sur le Nil entre les tiges du*
» Papyrus, *ainsi qu'il nous a été transmis par les Historiens sacrés*.
» *Nous avons vû*, continue Lobel, *dans le jardin de Pise*, *le*
» *plus agréable de la Toscane & le plus riche en plantes rares*,

la

la plante du Papyrus *du Nil, qui s'y étoit comme naturalisée, après avoir été apportée d'Égypte, & telle qu'elle est décrite par Théophraste & Pline; nous en avons cueilli des tiges garnies de leurs fleurs, qui nous furent accordées avec bonté par le savant Césalpin, Professeur dans l'Université de la même ville, & par son conseil nous en avons aussi envoyé à Gesner de pareilles tiges, avec d'autres plantes rares: cet homme incomparable du côté de la modestie & de l'érudition, nous marqua par l'une de ses lettres, combien ce présent lui avoit été agréable, sur-tout le* Papyrus *du Nil, & une autre plante qui, comme à nous, lui étoit inconnue. Je n'aurois jamais pû,* écrivoit Gesner, *reconnoître la première, si vous ne m'eussiez pas dit que c'étoit le* Papyrus *du Nil, tiré du jardin de Pise. Pline paroît en indiquer deux espèces, l'une d'Égypte, & l'autre de Babylone, desquelles on divisoit les tiges avec une aiguille en lames fort minces & aussi larges qu'il étoit possible, pour ensuite les employer à la fabrique des feuilles du papier. Je ne sais pas au reste si l'on pourroit préparer de même la plante que vous m'avez envoyée; les feuilles de papier, selon Pline, sont mises en presse, & jamais il n'y en a plus de vingt à la main; je ne comprends pas bien les autres détails que Pline fait sur ce sujet, & je ne peux pas pour le présent en faire la comparaison avec le texte de Théophraste; mais ce que je desirerois apprendre, c'est quelle est la forme des feuilles de la plante envoyée, & si cette plante n'est pas une espèce de* cyperus, *afin que je puisse la faire représenter dans mon ouvrage, lorsqu'il paroîtra, & annoncer que je tiens de vous toutes ces connoissances. Il n'est certainement pas étonnant,* ajoûte Lobel, *que Gesner ait pensé que cette plante étoit du genre du* cyperus; *puisqu'elle lui ressemble, & qu'elle en a tout le port; mais elle est beaucoup plus belle; sa tige, qui diffère peu de celle du jonc ou du roseau, est triangulaire, remplie de moëlle spongieuse, laquelle étant pilée & réduite en une espèce de colle, servoit à la composition des feuilles du papier ou de la feuille simple, qui par l'addition d'un autre feuillet appliqué dessus formoit une feuille de papier plus épaisse & à l'usage de l'écriture, de même que notre papier fait de chiffons de toiles de lin, brisés, pilés & réduits en une*

» *espèce de bouillie claire, de couleur blanche.... Cette plante pousse » un grand nombre de tiges lisses ou unies, nues ou sans feuilles, » si ce n'est à leur base, près de la racine, & elles s'élèvent à la » hauteur de six ou sept coudées. Les feuilles qui sortent immé- » diatement de la racine, sont courbées, & ressemblent à celles du* » cyperus *ou du* sparganium, (le ruban d'eau) *les racines comme » celles du roseau, & fibreuses. L'on nous assuroit qu'elles avoient » été apportées d'Égypte, qu'on ne les avoit pas élevées de graine » dans ce jardin-là, parce que la plante n'en donne point; cepen- » dant elle y fleurit bien, & l'assemblage de ses fleurs forme un » beau panache composé d'un grand nombre de pédicules grêles ou » menus, en manière d'une chevelure épaisse, mais égale & sail- » lante par son extrémité supérieure. Ces pédicules sont rassemblés » comme ceux des fleurs de la férule, & non épars comme ceux des » fleurs du souchet; ils sont néanmoins, de même que dans cette » plante, entourés à l'endroit d'où ils naissent, d'une couronne de » feuilles disposées en forme de rayons, & beaucoup plus petites » que celles qui se trouvent vers le bas de la tige. Il est donc très- » vrai-semblable que cette plante est le* Papyrus *dont parle Théo- » phraste, & que la description qu'en donne Pline est défectueuse, » composée de deux plantes différentes qu'il confond, savoir, notre* » Papyrus *d'Égypte & celui de Babylone, dont plusieurs auteurs » font mention; car, comme le nom & la chose même le font con- » noître, le* Papyrus *de Théophraste n'est pas différent de celui de » Dioscoride, qui étoit généralement connu, dont on se servoit dans » la fabrique du papier, & avec succès dans la Médecine.... » Mais lorsque Pline dit que le* Papyrus *vient dans l'Euphrate, » aux environs de Babylone, il paroît décrire ou indiquer une » plante différente, qui avoit néanmoins le même usage, c'est-à- » dire, qu'on en faisoit aussi des feuilles de papier, &c.* La figure » du *Papyrus*, que l'on voit dans l'ouvrage de Lobel, ressemble » fort à celle qui a été donnée par Prosper Alpin.

T. II, l. 18, pag. 506 & 507, cap. CXCVII, édit. de 1651.

» Jean Bauhin, dans son histoire générale des plantes, parle » du *Papyrus Nilotica*, & dit, en commençant, que cette plante » lui est inconnue, qu'il ne l'a jamais vûe, & que pour la dé- » crire, il suivra le même ordre qui est dans les auteurs qui nous

l'ont fait connoître, *cùm nobis incognita hæc sit nec unquam visa, placuit in ea pertractanda eum ordinem observare quo ab ipsis authoribus est manifestata.* Et tout de suite il copie presque entièrement mot pour mot le texte de Lobel; ayant manqué d'en avertir, il s'y trouve une contradiction dont on ne s'étoit point aperçu; car, comme Bauhin avoit annoncé qu'il n'avoit jamais vû le *Papyrus*, en suivant le texte dont il se pare on lit ces mots, *vidi & florentem legi*, qu'il a substitués à ceux de Lobel, *vidimus & florentem legimus.* La figure de la plante est tirée de Lobel, & dans l'énumération des auteurs qui ont écrit sur cette plante, il y place les *Adversaria nova, &c.* de Lobel. « « « « « « « « « « «

Ray, dans son histoire des Plantes, publiée en 1688, pense que si le *Papyrus* n'avoit pas un nom particulier, on pourroit le rapporter au genre du *cyperus*, à cause de sa tige triangulaire, & il le nomme *Papyrus Nilotica*, d'après Gérarde & Jean Bauhin. Dans la description qu'il fait de cette plante, il avertit qu'elle est en partie tirée de Veslingius, de Césalpin, & en partie de Jean Bauhin; mais il n'avoit pas remarqué la contradiction où est tombé Jean Bauhin, puisqu'il le désigne comme ayant vû la plante que Césalpin cultivoit dans le jardin de Pise, apportée des marais de Sicile & non d'Égypte, comme l'ont écrit Lobel & ensuite Jean Bauhin. *Papyrus quam Cesalpinus in horto Pisano aluit, ex Siciliæ palustribus delatam... quam Joannes Bauhinus in horto dicto, Cesalpini benevolentiâ vidit.* Après ces mots, il ajoûte que cette plante ne lui paroît pas différer du *Papyrus Nilotica* des Anciens, si ce n'est que cette dernière est plus grande, & par rapport à d'autres accidens qui dépendent de la différence du lieu; & même Jean Bauhin & Césalpin ne la distinguent que par la grandeur: *non aliter differre videtur a Papyro Nilotica veterum quàm magnitudine aliisque accidentibus a loci diversitate ortis, neque J. Bauhinus aut etiam Cesalpinus ipse, distinguunt aliter quàm magnitudine.* Le reste regarde les usages & les vertus du *Papyrus.* Il finit en fixant l'époque de l'invention de notre papier de chiffons, à l'année 1470. «

T. II, pag. 1302. l. 22. cap. 2.

Dans l'histoire générale des Plantes, imprimée à Lyon en 1586, connue sous le titre de *historia Lugdunensis*, publiée « «

» d'après les manuscrits de Daléchamp, & dont la traduction » françoise, faite par Desmoulins, a paru en 1615, il y a un » chapitre fort long sur le *Papyrus*, qui dans l'édition latine » commence à la page 1878 & finit à la page 1884 du tome II; » il est, dans la françoise, tome II, page 697 & suivantes. » L'auteur a rassemblé dans ce chapitre tout ce que Théophraste » & Pline avoient écrit au sujet du *Papyrus*, de sa forme, de la » grandeur de ses tiges, de son panache, de l'emploi de ses racines, » des lieux où la plante croissoit, où elle avoit été observée, de » la façon de diviser les tiges en lames fort minces, d'en préparer » & fabriquer le papier, des noms des différentes sortes de papier » chez les Égyptiens & chez les Romains, de leurs qualités ou » défauts; en un mot des usages de cette plante pour la nourriture » ou pour la Médecine. L'éditeur de cet ouvrage a inséré en dif- » férens endroits du texte de Pline les remarques de Guilandin, » & les observations de Daléchamp sur ces mêmes remarques, avec » le jugement qu'il en a porté; il y a joint l'explication de quelques » passages qui paroissent obscurs. Vers la fin de ce chapitre on » voit la figure du *Papyrus*, que l'auteur désigne sous le nom » de *papyrus Ægyptia Penæ*, & en françois *papier d'Égypte de* » *Pena;* on en lit à côté la description, attribuée pareillement » à Pena, sans faire aucune mention de Lobel, quoique la même » figure & la description, qui n'est ici qu'en abrégé, se trouvent » dans les *Adversaria nova*. Mais cet ouvrage n'est pas entièrement » de Lobel, & Pena l'avoit beaucoup aidé de son propre travail, » le titre de la première page l'indique assez clairement, le voici: » *Petri Penæ & Mathiæ de Lobel stirpium adversaria nova.* De-là » Daléchamp a pû nommer plus particulièrement Pena, qui » étoit annoncé le premier, & qui d'ailleurs étoit très-savant; » tel est le sentiment de Tournefort: *Isagoge in rem herbariam* » *inst. p. 42, Lobelius autem auxilio fretus Petri Penæ gallo-* » *provincialis, viri doctissimi, &c.* Daléchamp remarque encore que » Pena avoit vû, dans le jardin de Pise, la plante du *Papyrus* » apportée d'Égypte, & qu'il en avoit cueilli des tiges avec leur » panache & leurs fleurs, qui lui furent accordées par Césalpin.

» La plante qui étoit cultivée à Pise, n'avoit point été apportée

d'Égypte, elle étoit des marais de Sicile; & sur ce point il «
s'est glissé une erreur introduite par le récit de Pena & de «
Lobel, & adoptée par Jean Bauhin: c'est un fait dont on peut «
se convaincre par ce qu'en a écrit Césalpin, le même Professeur «
à Pise, dans son ouvrage *de Plantis*. Selon lui le *Papyrus*, que « *L. XVI, p. 191, édit. de 1583.*
l'on nomme vulgairement *Pipero* en Sicile, pousse des tiges «
plus longues & plus grosses que celles du souchet *(Cyperus)*, «
hautes quelquefois de quatre coudées & à angles obtus; elles «
sont garnies à leur base de feuilles courtes qui naissent de la «
racine, on n'en voit aucune sur la tige, lors même qu'elle est «
entièrement développée, mais elle porte à son sommet un large «
panache, qui ressemble à une grosse touffe de cheveux épars, il « Fig. 1.re
est composé d'un grand nombre de pédicules triangulaires en «
forme de joncs, à l'extrémité desquels sont placés, entre trois «
petites feuilles, des épis de fleurs de couleur rousse, comme dans «
le souchet. Ses racines sont ligneuses, aussi grosses que celles «
du roseau & genouillées; elles jettent une infinité de branches «
qui s'étendent obliquement; par leur odeur & leur saveur elles «
approchent de celles du souchet, mais elles sont d'une couleur «
moins brune; de leur surface inférieure sortent plusieurs racines «
menues & fibreuses, & de la supérieure s'élèvent des tiges «
nombreuses, qui tant qu'elles sont tendres contiennent un suc «
doux. Cette plante a été apportée des marais de Sicile dans «
le jardin de Pise: *venit in hortum Pisanum ex Siciliæ palustribus.* «
Théophraste décrit deux plantes, différentes seulement par leur «
grandeur, qui ont du rapport avec notre *Papyrus*, savoir le «
Papyrus & le *Sari*. L'auteur copie ensuite le texte de Théo- «
phraste, & donne par extrait celui de Pline, & ce que les «
Anciens ont dit des usages que le *Papyrus* avoit en Médecine. «
Le panache du *Papyrus* de Sicile est assez bien représenté, «
quoique fort en raccourci, dans la seconde partie du *Museum* «
de Boccone, tab. VII, fig. 6. Ce panache est une touffe ou « *Ibid.*
assemblage d'une très-grande quantité de longs pédicules fort «
menus, qui naissent d'un même point de division, disposés en «
manière de parasol, & qui portent à leur extrémité supérieure «
trois feuilles longues & étroites, du milieu desquelles sortent «

» d'autres pédicules plus courts, chargés vers le haut de plusieurs » paquets ou épis de fleurs. Micheli, dans ses *nova Plantarum* » *genera*, imprimés à Florence en 1728, a fait graver un de » ces longs pédicules de grandeur naturelle; il est d'abord en- » veloppé à la base par une gaine qui a un pouce & plus de » longueur, ensuite vers son extrémité supérieure il supporte trois » feuilles longues & étroites, & quatre pédicules où sont attachés » les paquets de fleurs, ce qui se voit à la *planche XIX;* chaque » pédicule des fleurs a aussi une très-petite gaine à sa base. Enfin
Pag. 387. » on trouve, dans l'*Agrostographia de Scheuchzer,* une description » fort détaillée du panache d'une espèce de *Cyperus* qui paroît » être celui de la plante de Sicile, & ce qui confirme une pareille » conjecture, c'est la *figure 14 de la planche VIII,* qui ne » présente à la vérité qu'une portion d'un des pédicules du » panache d'où sortent les trois feuilles, & les autres pédicules » qui soûtiennent les fleurs.

» De tout ce qui vient d'être exposé, je crois qu'on peut » conclurre que le *Papyrus* de Sicile est, à peu de chose près, bien » connu en Botanique; il seroit à souhaiter qu'on eût autant de » connoissances sûres à l'égard du *Papyrus* d'Égypte. Néanmoins » il faut avouer que ces deux plantes ont entr'elles une grande » affinité, puisqu'on les a souvent confondues, ainsi que le *Sari* & » le *Papyrus Nilotica,* qui, suivant Théophraste, ont un caractère » de ressemblance bien marqué, & ne diffèrent seulement qu'en » ce que le *Papyrus* pousse des tiges fort hautes & fort grosses, » qui étant divisées en lames minces, servent à la composition » des feuilles de papier, & que le *Sari* au contraire a ses tiges » plus menues, moins élevées, dont on ne peut faire usage pour » la fabrique du papier.

» Le *Papyrus* de Sicile vient aussi dans la Calabre & dans la » Pouille, mais on ne doit pas le confondre avec le *Papyrus* qu'on » employoit anciennement pour faire le papier, car, selon Stra- » bon, le *Papyrus* ne croissoit que dans l'Égypte & dans l'Inde, » *in Ægypto & sola India.* La plupart des Botanistes ont cru » que la plante de Sicile étoit le *Sari* dont parle Théophraste, » d'autres ont avancé que le *Papyrus* d'Égypte & le *Sari* étoient

une même plante, considérée seulement en deux états différens, «
& relativement à leur plus ou moins de grandeur, ce qui, «
selon eux, pouvoit dépendre de la qualité du terrein & de «
la différence du climat ou d'autres accidens, les pieds qui «
croissoient au milieu des eaux ayant des tiges plus hautes, plus «
grosses, & un panache en forme d'une touffe de cheveux «
très-longs, foibles & sans aucunes graines; pendant que d'autres «
pieds, qui naissoient sur le bord des rivières, des marais ou «
des lacs, portoient des tiges plus basses, plus grêles & un «
panache moins long, moins foible, chargé de fleurs & de «
graines par conséquent. «

Ces sentimens, quelque vrai-semblables qu'ils puissent pa- «
roître, offrent néanmoins bien des difficultés; car la tige du *sari*, «
selon Théophraste, n'a que deux coudées, *ex quâ* (radice) *ca* «
quæ sari *vocant, exeunt; his longitudo duorum cubitorum, crassi-* «
tudo pollicaris ; les tiges du *Papyrus* de Sicile, cultivé dans le «
jardin de Pise, au rapport de Césalpin, ont quelquefois en- «
viron quatre coudées de hauteur, *ad quaterna aliquando cubita* «
accedentes. Le *sari* venoit en Égypte comme le *Papyrus*, dans «
les mêmes endroits, *&* sari *circa Nilum nascens.* Sari *in aquis* « *Plin. l. XIII, cap. 31.*
provenit circa paludes, planaque ubi amnis recesserit. Ainsi la « *Theoph. l. IV, cap. 9.*
différence de ces deux plantes ne dépendoit pas du climat ou «
de la qualité du terrein. Enfin du *Papyrus* on tiroit des lames «
minces dont on fabriquoit ensuite le papier, on ne pouvoit «
pas employer le *sari* à cet usage. On peut donc inférer de «
ces observations, que le *Papyrus* de Sicile diffère du *sari*, «
qu'il ne sauroit être confondu avec le *Papyrus* des anciens, «
qu'on assuroit ne venir que dans l'Égypte ou dans l'Inde, & «
que le *sari*, malgré les rapports qu'il a avec le *Papyrus*, n'est «
pas la même plante qui auroit changé de forme. «

Parmi un grand nombre de plantes desséchées en herbier, «
& recueillies dans les Indes orientales par M. Poivre, il s'est «
trouvé une espèce de *Papyrus*, fort différente de la plante de «
Sicile, il porte un panache composé d'une touffe considérable « *Fig. 3.*
de pédicules très-longs, foibles, menus & délicats, comme «
de simples filets, terminés le plus souvent par deux ou trois «

» petites feuilles très-étroites, mais entre lesquelles on n'aperçoit
» aucuns épis ou paquets de fleurs; ainsi le panache auroit été
» stérile, & n'auroit produit aucunes graines. Ces pédicules ou
» filets sont chacun garnis à leur base d'une gaine membra-
» neuse, assez longue, dans laquelle ils sont, pour ainsi dire,
» emboités, & ils naissent tous du même point de division en
» forme de parasol; le panache est à sa naissance environné de
» feuilles disposées en rayons, en manière de couronne. La tige
» qui le soûtenoit, étoit, suivant le rapport de M. Poivre,
» haute de dix pieds & plus, lorsqu'elle croissoit dans l'eau à
» la profondeur d'environ deux pieds, & de forme triangulaire,
» mais à angles fort mousses; par sa grosseur elle imitoit assez
» bien un bâton qu'on peut entourer avec la main plus ou moins
» exactement. Sa substance intérieure, quoique moëlleuse,
» pleine de fibres, étoit solide, de couleur blanche, par ce
» moyen la tige avoit un certain degré de force, & elle résistoit
» à de petits efforts, on la ployoit sans la rompre, on pouvoit
» encore s'en servir en guise de canne, étant fort légère; le
» même M. Poivre n'en porta point d'autres pendant plusieurs
» mois de séjour à Madagascar; cette tige n'est pas dans toute
» sa longueur également grosse, elle diminue insensiblement de
» grosseur vers le haut, elle est sans nœuds & fort lisse; lorsque
» cette plante croît hors de l'eau, dans les endroits simplement
» humides, elle est beaucoup plus petite, ses tiges sont fort
Fig. 4. » basses, & le panache qui les termine, est composé de filets
» ou pédicules plus courts, lesquels, à leur extrémité supérieure,
» sont partagés en trois feuilles fort étroites, & un peu plus
» longues que celles qui sont à l'extrémité des filets du panache
» de la plante qui a crû dans le milieu des eaux. De la base de
» ces trois feuilles, sortent des petits paquets de fleurs rangées de
» la même façon que celles du souchet; mais ces petits paquets ne
» sont point élevés sur des pédicules, ils occupent immédiatement
» le centre des trois feuilles entre lesquelles ils sont placés, & y
» forment une petite tête. Les feuilles qui naissent de la racine,
» & au bas des tiges, ressemblent à celles du souchet; cette
» plante, que les Malgaches nomment *Sanga-sanga*, vient en
grande

grande abondance dans les rivières & ſur leurs bords, mais « particulièrement dans la rivière de Tartas, auprès de Foule- « pointe, à Madagaſcar. Les Malgaches emploient l'écorce des « tiges pour faire leurs nattes, ils en font auſſi les voiles & les « cordages de leurs bateaux de pêche, & des cordes pour « leurs filets. «

Cette eſpèce de *Papyrus*, juſqu'ici inconnue, & différente « du *Papyrus* de Sicile par la diſpoſition de ſes paquets de « fleurs, nous montre qu'il y a parmi les eſpèces de *cyperus*, « deux ſortes de plantes qui peuvent aiſément ſe confondre avec « le *Papyrus* des Égyptiens, ſoit qu'on les conſidère du côté des « uſages particuliers auxquels les habitans des lieux où elles « croiſſent les ont deſtinées, ſoit qu'on compare leur forme, « leur manière de croître, & tous les points par leſquels elles « paroiſſent ſe reſſembler, comparaiſon qui peut ſe faire par le « moyen des traditions, telles qu'on les a dans Théophraſte & « dans Pline, & encore à l'aide de la figure & de la deſcription « du *Papyrus* du Nil, que Proſper Alpin a données, après « l'avoir obſervé ſur les lieux; mais ſi l'on a égard au témoi- « gnage de Strabon, *qui papyrum non niſi in Ægypto & ſola* « *India gigni pro conſtanti affirmat*, on ne ſera pas éloigné de « croire que le *Papyrus* de l'iſle de Madagaſcar, ſituée à l'entrée « de l'Inde, pourroit être le même que celui de l'Égypte ».

Un examen fait avec une auſſi grande exactitude, & établi avec une auſſi grande ſolidité que celui de M. Bernard de Juſſieu, facilite non ſeulement le moyen de retrouver le véritable *Papyrus* d'Égypte par la comparaiſon des eſpèces, mais il donne lieu d'eſpérer de le découvrir dans d'autres climats.

En attendant ces éclairciſſemens, on doit ſe perſuader que le papier étoit apporté d'Égypte à Rome, ſans autre prépara- tion que celle qu'il recevoit dans ce pays, & qui ſans doute étoit groſſière; il ſeroit difficile d'avoir une plus forte preuve de la négligence des Égyptiens ſur ce point, que les ſoins que l'on ſe donnoit à Rome pour le laver, le battre & le liſſer, en un mot pour le rendre plus parfait; on agiſſoit donc en ces temps comme nous agiſſons à l'égard de nos papiers

d'Auvergne & des autres manufactures de nos provinces. Au reste, les secondes préparations firent donner au papier des noms particuliers, & c'est un détail dans lequel je vais entrer dans quelques momens.

Post hanc Saitica, ab oppido ubi maxima fertilitas, ex vilioribus ramentis. « Ensuite vient le papier de Saïs, composé des rognures de rebut, dont cette ville est abondamment fournie ».

Guilandin veut qu'on lise *Tanitica*, au lieu de *Saitica*, Pline ayant assuré qu'on ne trouvoit le *Papyrus* que dans le *Delta*, où la ville de *Tanis* est en effet placée. Mais 1.° Saïs étoit aussi située dans le Delta. 2.° Si l'on veut réfléchir sur ces paroles de Pline, *ubi maxima fertilitas, ex vilioribus ramentis*, elles peuvent faire croire que cet auteur a voulu simplement dire que les tiges du *Papyrus* qui croissoit en grande abondance aux environs de Saïs, ou que l'on apportoit dans cette ville, ne pouvoient mieux être comparées qu'à cette portion de la tige que l'on retranche comme inutile pour la fabrique du beau papier, & que l'on divisoit encore en lames grossières pour faire le papier de Saïs.

Propior etiamnum cortici Leneotica, à vicino loco, pondere jam hæc, non bonitate venalis; nam emporetica inutilis scribendo, involucris chartarum, segestriumque in mercibus usum præbet, ideò à mercatoribus cognominata. « Enfin le papier Lénéotique, ainsi » nommé d'un lieu voisin: il est fait des lames qui touchent de » plus près l'écorce, & il se vend au poids, n'ayant aucun degré » de bonté; car c'est un papier (brouillard) sur lequel on ne » peut écrire, on l'emploie pour couvrir les feuilles de papier, » ou pour envelopper les marchandises; c'est pour cela qu'il est appelé *emporétique* ou *papier marchand.* »

Post hanc Papyrum est, extremumque ejus scirpo simile, ac ne funibus quidem, nisi in humore, utile. « Au dessous de l'écorce » & de la lame qui la touche immédiatement, (c'est-à-dire après » les lames du papier Lénéotique) est la matière propre du » papier; ce qui est au dessus ressemble au grand jonc des marais, » (*scirpus*) & ne peut servir qu'à des cordes qui trempent dans l'eau ».

« On ne voit pas trop clairement dans ce passage ce que

Pline a voulu désigner par ces mots, *extremumque ejus*, savoir « s'il entend parler de la partie supérieure de la tige du *Papyrus*, « que l'on retranchoit, *scirpo simile*, ou de la partie inférieure « que l'on mangeoit, & dont on n'avaloit que le suc, *nisi in.* « *humore utile*, partie trop succulente pour pouvoir servir à faire « des cordes, *ac ne funibus quidem*. «

Le *scirpus*, auquel Pline compare la portion supérieure de « la tige du *Papyrus*, est, selon toute apparence, le grand jonc « des marais, nommé par Tournefort, dans ses Institutions de « Botanique, *scirpus palustris altissimus*. Cette espèce de jonc a « Pag. 528. en effet beaucoup de rapport avec le *Papyrus*, & elle le re- « présente assez bien avec ses tiges droites, nues, lisses, sans « aucuns nœuds, & dont le sommet est aussi garni d'un panache « par le corps qui en compose l'intérieur, & qui est d'une « substance blanche, fibreuse, moëlleuse & spongieuse, couverte « d'une écorce mince & de couleur verte; cette plante d'ail- « leurs est pareillement aquatique, & croît plus volontiers dans « les lacs, les étangs, les lieux marécageux & sur le bord des « rivières: elle imite encore le *Papyrus* par la longueur de ses « tiges, qui dans les plus hautes est de six à sept pieds, & par « l'épaisseur qui vers le bas, à l'endroit où elles sont plus grosses, « est d'environ un pouce & quelquefois plus. Mais pour que « les tiges parviennent en cet état d'embonpoint, il faut que la « plante naisse au milieu des eaux, & qu'elle en soit continuel- « lement baignée, sans cependant en être trop surchargée, car « alors bien loin de produire des tiges, elle ne pousse que des « feuilles très-longues & fort étroites, changement bien singulier « dont ne s'étoit pas aperçu Tournefort, puisque dans l'ouvrage « déjà cité, il indique cette variété comme une plante parti- « culière sous le genre des Algues, & à laquelle il donne le nom « d'*Alga fluviatilis graminea longissimo folio*. Si au contraire le « Pag. 569. *scirpus* vient hors de l'eau dans des terreins simplement hu- « mides, ses tiges ne sont jamais aussi élevées ni aussi grosses, « & les feuilles, qui par leur pédicule en forme de gaine couvrent « la base de ces mêmes tiges, sont très-courtes & fort peu « apparentes; on peut les comparer à un petit bec qui termineroit «

» d'un seul côté le bout supérieur d'un tuyau membraneux; quant
» à la figure des tiges, elles sont rondes comme un bâton, mais
» elles diminuent de grosseur d'une manière insensible, & vont
» aboutir en pointe à l'extrémité supérieure. Le panache qu'elles
» portent n'est pas considérable, il est composé de quelques
» pédicules courts, épars, simples ou rameux, auxquels sont
» attachés de petits épis écailleux ou paquets de fleurs, arrondis
» en forme d'œuf, & de couleur brune foncée ou rousseâtre;
» ces pédicules ne sont point à leur naissance entourés de feuilles
» telles qu'on en trouve à la base du panache du *Papyrus*. La
» partie inférieure des tiges du *Scirpus* est blanche, tendre,
» succulente, douce au goût, & d'une saveur approchante de celle
» de la châtaigne, les enfans la mangent avec plaisir; les racines
» de cette plante, cachées sous l'eau plus ou moins profondément,
» rampent & s'étendent fort au loin sur le fond des lacs & des
» rivières d'où elles poussent un grand nombre de tiges, de
» façon que par rapport à leur prodigieuse multitude, on peut
» très-bien en comparer le coup d'œil à une forêt de mâts ou
» de plantes sans branches & sans feuilles, comparaison dont
» Cassiodore s'est servi pour exprimer celui qu'offrent les tiges
» du *Papyrus*.

» Après tous ces détails, nous allons examiner quels étoient
» les usages du *Scirpus*, sur-tout en Italie & chez les Romains.
» Pline nous apprend qu'on en fabriquoit des bonnets ou des
» espèces de chapeaux, des nattes, des couvertures pour les mai-
» sons, des voiles pour les vaisseaux, & qu'après avoir détaché
» & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on employoit la
» partie intérieure, moëlleuse & spongieuse, comme une mèche
» propre pour les flambeaux qu'on portoit dans les funérailles;
L. XVI, c. 37. » voici les paroles de Pline: *Nec in fruticum, nec in veprium,
» cauliumve, neque in herbarum, aut alio ullo quàm suo genere
» numerentur jure* Scirpi *fragiles, palustresque ad tegulum (tegillum,*
» espèce de bonnet, selon un des meilleurs manuscrits) *tegetesque,
» e quo detracto cortice, candelæ luminibus & funeribus serviunt:
» firmior quibusdam in locis eorum rigor; namque iis velificant non
» in Pado tantùm nautici, verùm & in mari piscator Africus,*

præpostero more vela intra malos suspendens, & mapalia sua Mauri tegunt.

L'interprète de Théocrite a fait observer qu'on tenoit de semblables flambeaux allumés autour du cadavre tant qu'il restoit exposé, & Antipater nous apprend que la mèche de jonc & de *Papyrus* étoit enduite de cire: *Facem ceream tunicam habentem, Saturni ardentem lychnum, junco & tenui constrictum papyro.* Cet endroit, ainsi traduit, est cité par Saumaise; nous joindrons ici le texte grec.

Λαμπάδα κηροχίτωνα, Κρόνου τυφήρεα λύχνον,
Σχοίνῳ καὶ λεπτῇ σφιγγόμενον παπύρῳ
Ἀντίπατρος Πείσωνι φέρει γέρας.

Antipater Pisoni fert pro munere facem indutam tunicâ cereâ, [Anthol. l. VI, c. 10.]
saturni ardentem lychnum, junco & tenui constrictum papyro.

Daléchamp, dans son histoire des Plantes, indique deux [P. 859 de l'édit. Franç.] espèces de jonc dont on tiroit une moëlle d'une substance spongieuse, assez compacte, très-flexible, un peu sèche & de couleur blanche, laquelle étoit employée à des mèches pour les lampes. Nous avons vû à Paris, depuis quelques années, reparoître cette sorte de mèche que l'on présentoit aux passans, & que l'on annonçoit pour des mèches éternelles. Lorsqu'on veut tirer la moëlle des tiges du jonc, on se sert de deux épingles que l'on passe à travers le bout inférieur d'une tige, de manière qu'elles se croisent, on les tient ensuite assujéties dans cette position, & après on prend le petit bout qui se trouve au dessus des épingles, on le tire en agissant comme si l'on vouloit partager la tige en quatre parties égales, mais à mesure quelle se partage l'écorce abandonne la moëlle, qui à la fin de l'opération reste entière, pendant que l'écorce est séparée en quatre lanières.

A la suite du même passage de Pline, conformément à l'édition qu'en a publiée Daléchamp, on lit: *proximeque æstimami hoc videamur esse quo inferiore Nili parte* Papyri *sunt usu.* Ce que le traducteur de l'histoire des plantes du même auteur [T. I, p. 852.] explique ainsi: de sorte *que considerant de près la nature de ce*

» *jonc, il semble qu'on puisse s'en servir comme l'on fait du* Papyrus
» *dans la basse Égypte.* Mais cette leçon varie, car un ancien
» manuscrit la donne ainsi : *proximè æstimanti hoc videatur esse*
» *quod interior munda parte pari sunt papyri usui ;* & dans un autre
» plus ancien & plus estimé, que possédoit le célèbre de Thou,
» & qui maintenant est conservé à la Bibliothèque du Roi, elle
» est autrement écrite, *proximæque æstimati hoc videatur esse quod*
» *in interiore parte mundum papyrum usui.* En conséquence de ces
Plin. exercit. in Solin. part. alt. p. 1002. » variétés de leçons, Saumaise, persuadé que le texte étoit altéré,
» pense qu'il faut le corriger de la manière suivante : *pro maximoque*
» *æstimanti hoc videatur esse quod in interiore parte mundum papyrum*
» *usui det.* Il s'explique après en disant que si l'on examine avec
» attention les usages du *Scirpus*, on trouvera de plus que sa
» substance intérieure peut servir à faire un beau papier. Ce qui
» en quelque manière pourroit être vrai, car ayant séparé la tige
» du *Scirpus* en différentes lames par le moyen d'une aiguille,
» nous avons eu des lames fort blanches & même plus fines
» que celles qu'on séparoit anciennement de la tige du *Papyrus*
» d'Égypte, & étant desséchées elles étoient également flexibles ;
» en écrivant sur l'une de leurs faces on ne s'est pas aperçu que
» l'encre passât à travers, ni qu'elle s'étendît ou fît des bavûres.
» Aussi Hermolaus remarque fort à propos que plusieurs auteurs
» ont confondu le *Scirpus* avec la plante que les Grecs ont appelée
» *biblos* ou *Papyrus*, confusion de nom qui paroît avoir été chez
» les Romains & chez les Grecs. On a tout lieu de le conjecturer
Lib. VIII. » par ce vers de Martial, *AD TITULLUM. Farctus* Papyro *dum*
Lib. V. » *tibi thorus crescit ;* & par un passage de Strabon, où en parlant de
» certains lacs de la Toscane il dit : Τύφη τε καὶ πάπυρος ἀνθήλη τε πολλὴ κατακομίζεται ποταμοῖς εἰς τὴν Ῥώμην, οὓς ἐκδιδόασιν αἱ λίμναι μέχρι τοῦ Τιβέρεως. *Et Typhe & Papyrus & Anthela multa affertur Romam per flumina quæ demittunt lacus usque Tiberim :* & selon une autre traduction, *Typha etiam & Papyrus & Anthela copiose Romam per fluvios deportantur quos lacus usque*
» *in Tiberim effundunt.* On voit, par ce passage, que dans les lacs
» de la Toscane il croissoit une plante à laquelle on donnoit le nom
» de *Papyrus*, & dont on faisoit à Rome des consommations bien

considérables, puisqu'on l'apportoit en grande quantité, *copiosè.* «
Mais on pourra demander à quoi les Romains employoient «
cette plante & les deux autres conjointement citées, savoir «
le *Typha*, ou masse d'eau, & l'*anthela*, que l'on pense n'être «
autre chose que le panache des fleurs d'une espèce de roseau «
aquatique, auquel les Grecs ont donné le nom de ἀνθήλη, «
par rapport à ses fleurs qui sont chargées ou environnées d'un «
duvet fin & soyeux. Quoiqu'il ne soit pas aisé de répondre «
à cette question, les Anciens ne s'étant pas assez expliqués «
sur ce sujet, on peut cependant y satisfaire en quelque sorte, «
mais sur-tout par rapport à cette espèce de *Papyrus*, si l'on «
fait réflexion sur de certaines pratiques que les Romains obser- «
voient dans leurs funérailles. Nous apprenons, par le vers de «
Martial, que les lits des morts qu'on portoit sur le bûcher «
étoient remplis de *Papyrus; Farctus* Papyro, *dum tibi thorus* «
crescit. Voilà sans doute le *Papyrus* dont parle Strabon, & un «
des usages qu'on en faisoit à Rome; mais il ne faut pas croire, «
comme Guilandin semble l'avancer, que ces lits fussent com- « *Sect. VII.*
posés des racines du *Papyrus* apportées d'Égypte; cette matière «
étoit trop utile, trop nécessaire, &, si l'on peut dire, trop «
précieuse dans le pays, à cause de la rareté des autres bois, pour «
qu'il eût été possible d'en transporter ailleurs une certaine «
quantité; c'est donc un *Papyrus* commun & assez abondant «
dont on a pû faire usage à Rome: tel est celui dont parle «
Strabon, qui venoit des lacs de la Toscane, & par les rivières «
qui se dégorgent dans le Tibre. On se persuadera peut-être que «
ce *Papyrus* doit être l'espèce qui se trouve communément dans «
les marais de Sicile, de la Calabre & de la Pouille: cette «
opinion paroît d'abord fort vrai-semblable, & elle a eu ses «
partisans: néanmoins nous ne croyons pas qu'on puisse l'adop- « *Guil. ibid.*
ter; car il faudroit, pour en prouver la vérité, que l'on eût «
découvert la plante de Sicile dans les lacs de la Toscane, & «
nous ne voyons pas qu'aucun Botaniste l'ait observée autre part «
qu'en Sicile, dans la Calabre & dans la Pouille; ce qui semble «
nous annoncer que le *Papyrus* de Strabon est une plante toute «
différente. Le savant Micheli, qui vivoit à Florence, étoit le «

» Botaniste le plus à portée de faire cette recherche; cependant
Nova Plantarum genera, pag. 44. » il avoue qu'il n'avoit pas encore pû visiter les lacs dont parle
» Strabon : *in Calabriæ paluſtribus, ſponte creſcere vidimus; in*
» *Peruſio per Traſimenum lacum ubi Strabo, libro v, creſcere aſſerit,*
» *nondum perquiſivimus.* Il faut eſpérer que les Botaniſtes qui
» vivent actuellement en Italie, s'empreſſeront d'éclaircir un
» point d'hiſtoire auſſi curieux qu'il eſt intéreſſant.

» Le *Papyrus* de Sicile n'a commencé à être connu des Bo-
» taniſtes que vers les années 1570, 1572 & 1583, temps
» où ont paru les premières éditions des ouvrages de Lobel &
» Pena, de Guilandin, de Céſalpin. Lobel & Pena le décrivent,
Sect. VII. » & le donnent pour le *Papyrus* du Nil. Guilandin, au contraire,
» prétend que c'eſt le *Sari* de Théophraſte & le *Papyrus* de
» Strabon. Céſalpin ſe contente de le comparer avec le *Papyrus*
» du Nil & avec le *Sari*, ſans vouloir rien décider; & il ajoûte
» que la plante qu'il cultivoit dans le jardin de Piſe, avoit été
» apportée des marais de Sicile, & non d'Égypte, comme Pena
» & Lobel l'ont annoncé ſur un faux rapport. Il ne paroît pas
» que les anciens aient eu aucune connoiſſance de cette plante;
» Pline n'en fait pas mention dans ſes livres ſur l'Hiſtoire na-
» turelle; ce qui prouve que cette plante n'étoit pas en uſage
» à Rome, ni même dans le pays où elle vient naturellement:
» il ſuit encore de ſon ſilence à cet égard, qu'il n'avoit pas vû
» la plante de Sicile; car il auroit été frappé par la reſſemblance
» qu'elle a avec le *Papyrus* du Nil & le *Sari*, tels que les a
» décrits Théophraſte: bien plus, ſi Pline eût connu cette
» plante, il n'auroit pas manqué dans les chapitres où il traite
» du *Papyrus* du Nil & du *Sari*, de nous apprendre tout ce
» qu'il auroit pû apercevoir de conforme entre ces différentes
» plantes. Enfin il paroîtra ſans doute ſurprenant que Pline pou-
» vant très-facilement s'inſtruire de l'eſpèce du *Papyrus*, indiquée
» par Strabon dans les lacs de la Toſcane, d'où elle étoit tranſ-
» portée à Rome en grande quantité, il n'en ait aucunement
» parlé, ni des uſages auxquels elle étoit particulièrement deſ-
» tinée: cependant on ceſſera d'être étonné, quand on viendra
» à examiner les uſages & les propriétés du *ſcirpus*, rapportés
par

par Pline, & l'emploi du *Papyrus* désigné par le vers de « Martial : car on reconnoîtra que le *Scirpus* & le *Papyrus* « avoient les mêmes usages, & qu'ainsi la même plante a pû « être connue sous ces différens noms. Le récit de Strabon « donne lieu à cette conjecture ; mais ce que Saumaise pense « *Plin. exercit. p. 1003.* sur ce sujet est des plus positifs, *multi auctorum loci de hoc vulgari* Papyro *qui* Scirpus *est, accipiendi sunt, quos perperam de* « *Ægyptio capiunt docti ; ubicunque Papyrus pro charta sumitur* « *apud auctores, ibi de Ægyptia* Papyro *intelligi par est ; ubi* « Papyrus *in candelis ad lumina & funera usui esse memoratur, de* « *communi* Papyro, *hoc est scirpo sumere debemus . . . . . Nec enim* « Papyrus *ad hos usus ex Ægypto afferebatur ; sed ex indigenâ* « Papyro *sive* Scirpo, *candelæ fiebant.* »

Je reviens au texte de Pline sur le *Papyrus* d'Égypte, & la manière de le préparer.

(b) Texuntur omnes tabulæ madentes Nili aqua : turbidus liquor vim glutini præbet, cum primo supina tabula scheda adlinitur longitudine Papyri *quæ potuit esse, resegminibus utrinque amputatis : transversa postea crates peragitur, premitur deinde prælis, & siccantur sole plagulæ atque inter se junguntur, proximarum semper bonitatis diminutione ad deterrimas. Nunquam plures scapo quam vicenæ.* « Si l'on consulte les anciens manuscrits, « & si l'on a égard aux différentes leçons qui s'y trouvent par « rapport à ce passage, il faudra faire quelques changemens dans « le texte, & lire, au lieu de *tabulæ madentes*, *tabula madente*, « de *vim glutini*, *vim glutinis*, de *præbet cum primo*, *præbet in re* « *cum primo*, de *supina tabula*, *supinæ tabulæ*, de *peragitur*, *peragit* ; & ne pourroit-on pas admettre une correction en chan- « geant le mot de *posteà* en celui de *posita*, mot qui peut avoir été « altéré ainsi par les Copistes, ou qui aura été mal lû. A l'égard «

(b) J'ai toûjours suivi le texte du P. Hardouin ; mais ne voulant rien changer aux présens de M. Bernard de Jussieu, je rapporte encore ici le texte de Daléchamp, sur lequel il a lû : voici le passage du savant Jésuite, qui lui-même avoit fait quelques corrections au texte de Daléchamp, mais elles n'étoient pas encore suffisantes. *Texuntur omnes madente tabula Nili aqua. Turbidus liquor glutinis præbet vicem. Primo supina tabula scheda adlinitur longitudine Papyri, quæ potuit esse, resegminibus utrimque amputatis. Transversa posteà cratea peragit, premitur deinde prælis, &c.*

» de *transversa*, on doit le considérer comme un adverbe em-
» ployé pour *transversè*. Selon cette restitution de l'ancien texte,
» on liroit ce passage de la manière suivante: *Texuntur omnes tabula madente Nili aqua; turbidus liquor vim glutinis præbet in re, cùm primò supinæ tabulæ scheda adlinitur, longitudine* Papyri *quæ potuit esse, resegminibus utrimque amputatis: transversa posita crates peragit, premitur deinde prælis.* « Tous les papiers sont
» tissus sur une table par le moyen de l'eau du Nil, dont on
» les humecte, ce liquide trouble ou limonneux fournit en effet
» une bonne colle; on forme d'abord sur la table horizontale
» une feuille de la longueur de la tige du *Papyrus*, autant que
» les rognures faites de part & d'autre ont pû le permettre,
» cette feuille est croisée par une autre posée transversalement,
» ensuite on la met à la presse.

» Le papier ainsi préparé, est véritablement une sorte de tissu
» formé de plusieurs lames ou bandes réunies selon leur lon-
» gueur, & qui sont croisées par d'autres lames posées transver-
» salement, manœuvre bien exprimée par les paroles de Pline,
» *texuntur omnes*. Quant à l'eau du Nil, elle n'est désignée par-
» ticulièrement que parce qu'elle étoit la seule qu'on pouvoit
» employer, ne s'en trouvant pas d'autres dans tout le pays
» d'Égypte où croissoit le *Papyrus*; & ce n'est pas, comme on
» pourroit le soupçonner, pour attribuer à l'eau de ce fleuve
» aucune qualité singulière, ni pour lui donner des propriétés
» merveilleuses, telles que les anciens se plaisoient à les donner
» à ce beau fleuve: on se servoit uniquement de cette eau simple
» pour humecter les lames du *Papyrus*, lorsqu'on vouloit en
» fabriquer les feuilles de papier: mais cette eau, en pénétrant
» les lames, délayoit les sucs qu'elles pouvoient contenir; par-là
» elle perdoit sa limpidité, elle devenoit trouble & acquéroit
» vrai-semblablement une certaine viscosité en se mêlant avec les
» sucs de la plante, viscosité suffisante pour tenir lieu de toute
» autre colle, *vim glutinis præbet in re*. Quoique Guilandin soit
» d'un sentiment contraire à celui de Turnèbe & de Ruel, &
» qu'il reproche à ces auteurs de n'avoir pas entendu le passage
» dont il est ici question, néanmoins nous pensons comme ces

derniers, & nous estimons qu'on ne pouvoit mieux rendre le « sens du texte de Pline; car on ne sauroit admettre l'explication « que Guilandin nous donne du mot *tabula*, par celui de feuille, « & de *scheda*, comme un synonyme de *philura*, lame ou feuillet; « ainsi nous croyons que pour former la feuille de papier, on « rangeoit sur une table ou sur une planche les lames du *Papyrus*, opération que Pline fait bien connoître par les paroles, « *texuntur omnes tabulæ*, & mieux encore par les suivantes, *cùm* « *primò supinæ tabulæ scheda adlinitur.* «

Ces lames étoient employées ou fraîchement séparées de la « portion choisie de la tige du *Papyrus*, ou bien elles avoient « été desséchées & conservées ensuite jusqu'à ce qu'on pût les « mettre en usage. On se décidera facilement pour ce dernier « état, si par le mot de *plagulæ*, qui se trouve dans le même « passage, on doit entendre les lames de la tige du *Papyrus*. En « effet *plagula* est une petite feuille du papier, & Pline a bien « pû, pour varier son style, désigner ainsi les lames ou feuillets « du *Papyrus*, puisque ce sont autant de feuilles de papier. Il « est dit qu'on les faisoit sécher au soleil, il étoit donc nécessaire « de les humecter, peut-être même de les laisser tremper & « séjourner quelque temps dans l'eau du Nil avant de les employer à la fabrique du papier, *omnes .... madente aqua Nili.* « Pline nous apprend de plus dans ce passage, qu'il n'y avoit « qu'une certaine portion de la tige du *Papyrus* qu'on divisoit « en lames, celle qui avoit des qualités reconnues propres à « l'usage auquel on les destinoit, *scheda longitudine* Papyri *quæ* « *potuit esse resegminibus utrinque amputatis;* en conséquence la « partie inférieure trop succulente, connue sous le nom de Καρπὸς, « fruit, étoit d'abord retranchée, ensuite la supérieure, *ramentum* « *scirpo simile*, trop menue, d'une substance compacte, qui ne « pouvoit fournir que des lames trop étroites, plus seches & « cassantes, telles que celles du papier de Saïs, *nec malleo sufficit.* « D'ailleurs les points de réunion dans un papier formé de « pareilles lames, auroient été trop multipliés, ce n'a donc été « que la partie intermédiaire de la tige que l'on choisissoit comme « étant moins anguleuse, presque ronde, & assez grosse pour «

» qu'on pût en tirer des lames d'une bonne largeur, propres à la » fabrique du beau papier. Ces lames étoient en état, par leur » viscosité naturelle, de s'unir ou de se coller les unes avec les » autres, ayant été trempées dans l'eau, soit qu'on les joignît seulement par les côtés pour former la feuille simple, soit que pour » la doubler on la couvrit de lames appliquées transversalement, » d'où il résultoit un tissu en manière de claie, *texuntur .... transversa* » *posita crates peragit.* Cela fait, on la mettoit à la presse, & par » ce moyen on en réunissoit mieux les parties, leur adhérence » mutuelle devenoit plus intime, & le tissu plus uni. *Et siccantur* » *sole plagulæ, atque inter se junguntur, proximarum semper bonitatis* » *diminutione ad deterrimas. Numquam plures scapo quàm vicenæ:* » c'est-à-dire on fait sécher les lames ou feuillets à la chaleur » du soleil, & on les joint toûjours ensemble, les meilleures » d'abord, ensuite selon qu'elles diminuent de bonté, enfin les plus » mauvaises: il n'y en a jamais plus de vingt dans une tige.

» Par ce récit, Pline nous enseigne qu'on faisoit sécher les » lames ou feuillets du *Papyrus*, en les exposant au soleil, on y » voit aussi la confirmation de ce qu'il a dit plus haut, *texuntur* » *omnes madente Nili aqua;* c'est que pour en faire usage, il » falloit les humecter avec de l'eau, l'addition du Nil ne regarde » que les Égyptiens. A l'égard du desséchement de ces lames, » que l'on opéroit en les exposant au soleil, deux choses peuvent » l'avoir fait préférer, ou la promptitude avec laquelle ces lames » étoient desséchées par le moyen de la chaleur du soleil, ou la » conservation de leur blancheur que le soleil n'altéroit pas, la » commodité ou la facilité qu'on trouvoit dans cette pratique » pouvoit encore y contribuer. Après que ces lames étoient » tout-à-fait sèches, on les séparoit & on les distinguoit, suivant » le même auteur, en bonnes, en médiocres & en celles de la » plus mauvaise qualité; ensuite on les rassembloit selon leur » degré de bonté pour les employer aux différentes espèces de » papier; mais on ne pouvoit séparer dans chaque tige plus de vingt lames, *numquam plures scapo quàm vicenæ* ».

Magna in latitudine earum differentia: 13 digitorum optimis: duo detrahuntur Hieraticæ. Fanniana denos habet: & uno minùs

Amphitheatrica : pauciores Saïtica : nec malleo sufficit : nam Emporeticæ brevitas, sex digitos non excedit. « La largeur du papier varie extrêmement, elle est de treize doigts dans le plus beau, de onze dans le Hiératique, de dix dans celui de Fannius, de « neuf dans le papier d'Amphithéatre, & de moins encore dans « celui de Saïs, qui a peine à soûtenir le marteau, la largeur du « papier des marchands ne passe pas six doigts. » «

Ce passage nous est inutile, &, comme je l'ai déjà dit, ces détails ne regardent que les Romains; il faut cependant remarquer que le plus beau de ces papiers étoit, sans contredit, composé de lames choisies & des plus larges: mais ces différences de grandeur ne venoient, à mon sens, que de la fabrique des Papetiers qui le travailloient à Rome; car il paroît que celui d'Égypte a toûjours eu une grandeur fixe, & les marchands Romains devoient convenir d'une grandeur pour établir les prix, & mettre le particulier en état de prendre des arrangemens pour la grandeur de chaque volume; & pour les assembler, on colloit plusieurs de ces feuilles, c'est-à-dire, qu'on les ajoûtoit bout à bout l'une de l'autre, & par ce moyen on leur donnoit autant de longueur que l'on pouvoit en avoir besoin. Au reste, la mesure du papier des marchands étoit bien médiocre, & par conséquent bien incommode pour couvrir & emballer leurs marchandises.

Præterea spectantur in chartis, tenuitas, densitas, candor, lævor. « D'ailleurs ce qu'on regarde dans le papier, c'est qu'il ait de la finesse, du corps, de la blancheur & du poli. »

Les qualités que Pline rapporte, que l'on vouloit trouver au papier travaillé à Rome une seconde fois, sont absolument les mêmes que nous demandons à notre papier de chiffons, & j'avoue que cela me paroît singulier ; la blancheur me semble sur-tout avoir été difficile à trouver dans celui des anciens. Je n'en juge point par celui qui nous est demeuré, son antiquité peut en avoir altéré la couleur & l'avoir fait roussir ; mais il semble que, sans quelque préparation, on ne peut accorder une extrême blancheur à des écorces sur lesquelles l'air produit très-facilement de l'altération, cette blancheur pouvoit

aussi ne paroître telle que par comparaison ; à l'égard du poli ou du lisse, Pline va nous dire dans un moment le moyen que l'on employoit pour le donner.

Primatum mutavit Claudius Cæsar. « L'Empereur Claude a privé du premier rang le papier d'Auguste » : c'est-à-dire, qu'il en fit un meilleur, & cela n'étoit pas difficile; car, selon Pline, ce papier d'Auguste, « beaucoup trop fin, ne soûtenoit » pas la plume du roseau : de plus, sa transparence faisoit craindre » que les caractères ne s'effaçassent les uns les autres, sans compter l'œil desagréable d'une écriture qui s'aperçoit à travers la feuille. » *Nimia quippe Augustæ tenuitas tolerandis non sufficiebat calamis. Ad hoc transmittens litteras lituræ metum afferebat ex aversis: & aliàs indecoro visu pertrans-lucida.*

Ce passage nous présente, en premier lieu, un détail qui donne encore au papier d'Égypte une ressemblance & une conformité avec le papier que nous employons ; en effet, sa trop grande finesse & son peu de consistance présentent les mêmes inconvéniens : en second lieu, la façon dont Pline dit que ce genre de papier ne soûtenoit pas la plume du roseau, *calamis (c),* pourroit indiquer qu'il y avoit d'autres instrumens pour écrire sur ce même papier. En troisième lieu, nous voyons que les Romains écrivoient quelquefois sur les deux côtés de la feuille, ce qui ne peut cependant avoir été pratiqué que pour les lettres & les affaires particulières ; l'écriture d'un seul côté me paroît avoir été toûjours employée pour les livres & les ouvrages, le volume étant roulé ne laisse aucun doute sur cet usage, d'ailleurs rien ne pouvoit en empêcher *(d).*

Igitur è secundo corio statumina facta sunt : è primo subtemina: auxit & latitudinem, pedalis erat mensura, & cubitalis

(c) On verra plus bas les raisons pour lesquelles on pourroit regarder *Calamus* comme une plume.

(d) Nous voyons pourtant dans Juvénal, *Sat. 1*, une tragédie d'Oreste qui remplit toute la feuille & qui couvre tout le revers sans être encore finie :

Summi plena jam margine libri
Scriptus, & in tergo necdum finitus Orestes.

Mais c'est un exemple que le Poëte cite pour le ridicule, & qui ne conclut rien pour l'usage.

macrocollis : sed ratio deprehendit vitium, unius schedæ revulsione plures infestante paginas. Ob hæc prælata omnibus Claudia, Augustæ in epistolis authoritas relicta; Liviana suam tenuit, cui nihil primæ erat, sed omnia secundæ. « Pline parle ici dans un sens figuré, que notre langue nous permet également d'employer. » *Donc de la seconde couche du papier on en fit la chaine du tissu, & de la première on en forma la trame.* Il y a toute apparence que le papier de Claude avoit trois couches. « Il augmenta aussi la largeur de la feuille qui n'étoit auparavant que d'un pied : « les feuilles les plus larges, appelées *macrocolla*, avoient une « coudée de largeur; mais l'expérience découvrit l'inconvénient, « lorsqu'en ôtant de la presse une seule de ces feuilles, un grand « nombre de pages se trouvèrent gâtées; c'est pourquoi le papier « d'Auguste continua d'être en usage pour les lettres particulières, « & le papier Livien s'est maintenu dans l'usage où il étoit « auparavant; mais le papier Claudien fut préféré à tous les autres « dans l'usage général, parce que sans avoir les défauts du papier « Auguste, il avoit toute la solidité du papier Livien ».

On voit que j'ai fait une transposition dans la dernière phrase, mais il faudroit faire une correction pour établir ce que je crois que Pline a voulu dire; & l'on me passera plustôt une transposition dans un texte ancien, qu'une correction de ma façon.

Ces détails nous apprennent que les Romains étoient parvenus à travailler le papier d'une manière différente, & plus parfaite que la première pratiquée en Égypte. Les passages suivans acheveront d'en donner la preuve. On a voulu plusieurs fois comparer les Égyptiens avec les Chinois, & leur trouver sinon une source commune, du moins des rapports procurés par la communication. Je n'entre point dans ces détails, mais les premiers comme les seconds paroissent avoir tout connu de bonne heure, & n'avoir rien poussé à sa perfection.

Scabritia lævigatur dente, conchâve : sed caducæ litteræ fiunt. Minus sorbet politurâ charta, magis splendet. « On donne le poli au papier par le moyen de l'ivoire ou de la coquille, « mais les caractères sont sujets à se détacher, le papier poli boit « moins l'encre, mais il a plus d'éclat ».

L'ivoire a toûjours été susceptible d'un poliment capable de le communiquer à des corps aussi mols que le papier; il en est de même de la coquille & de la dent de loup, dont on se sert aujourd'hui plus communément. Toutes ces pratiques sont des espèces de calandre, & rendoient le papier des Romains pareil à celui qu'on emploie aujourd'hui dans la Perse & dans la Turquie, auquel il faut être accoûtumé pour écrire couramment.

Rebellat sæpe humor incuriosè datus primò, malleoque deprehenditur, aut etiam odore, cum fuerit indiligentior. « Quand dès » la première opération il n'a pas été trempé avec précaution, » il se refuse souvent aux traits de celui qui écrit. Ce défaut de soin se fait sentir sous le marteau, & même à l'odeur du papier ».

Le peu d'attention & de soin dans la préparation étoit capable de produire plusieurs altérations dans une matière aussi légère, une des principales étoit causée sans doute par la manière de mouiller les lames, & sur-tout par la trop grande quantité d'eau; elle pouvoit très-aisément altérer leur consistance, & leur donner cette mauvaise odeur que Pline reproche au papier d'Égypte.

Ce passage prouve encore que l'on pouvoit écrire sur le papier, tel qu'il sortoit de la fabrique d'Égypte. Pline a donc ici principalement en vûe la friponnerie & la négligence des ouvriers Égyptiens, qui exposoient les particuliers à des inconvéniens dans l'usage auxquels on savoit remédier à Rome.

Deprehenditur & lentigo oculis: sed inserta mediis glutinamentis tænia fungo papyri bibula, vix nisi littera fundente se: tantum inest fraudis. Alius igitur iterum texendis labor. « Quand » il y a des taches on les découvre à la simple vûe, mais quand » on a rapporté des morceaux pour boucher les trous (les sautes » ou les déchirures) cette opération fait boire le papier, & l'on » ne s'en aperçoit que dans le moment qu'on écrit; telle est la » mauvaise foi des ouvriers. Aussi prend-on la peine de donner une nouvelle façon à ce papier ».

Ce passage & généralement parlant ceux qui le précèdent, regardent plus le papier travaillé en Égypte, c'est-à-dire la matière

matière première; d'ailleurs on ne fauroit trop s'étonner de voir que tous les détails du papier dont on fe fervoit alors conviennent auffi parfaitement à celui dont nous faifons ufage. Pline nous donne enfuite la recette de la colle qui réparoit les défauts du papier; elle eft bonne en elle-même, & confirme de plus en plus mon fentiment.

Glutinum vulgare e pollinis flore temperatur fervente aqua, minimo aceti afperfu: nam fabrile, gummifque, fragilia funt. Diligentior cura: mollia panis fermentati colata aqua fervente: minimum hoc modo intergerii: atque etiam lini lenitas fuperatur. « La colle ordinaire fe prépare avec la fleur de farine détrempée dans de l'eau bouillante, fur laquelle on a jeté quelques « gouttes de vinaigre. Car la colle des Menuifiers & la gomme « font caffantes. Mais une meilleure préparation eft celle qui « fe fait avec de la mie de pain levé, détrempée dans de l'eau « bouillante & paffée par l'étamine; le papier devient par ce « moyen le plus uni qu'il fe peut faire, & même plus liffe que « la toile de lin ».

Omne autem glutinum, nec vetuftius effe debet uno die, nec recentius. Poftea malleo tenuatur, & iterum glutine percurritur, iterumque conftricta erugatur, atque extenditur malleo. « Au refte cette colle doit être employée un jour après avoir été faite, ni « plus tôt ni plus tard: enfuite on bat ce papier avec le marteau, « on y paffe une feconde fois de la colle, on le remet en preffe « pour le rendre plus liffe & uni, & on l'étend à coups de « marteau ».

Toutes ces préparations, qui paroiffent avoir été prefque indifpenfables aux Romains pour rendre leur papier parfait, pourroient faire croire qu'il leur coûtoit fort cher. Mais par combien de mains ne faut-il pas que le nôtre paffe pour être en état de nous fervir? cependant il n'eft pas d'un grand prix. Les chofes dont la confommation eft grande & néceffaire, & dont par conféquent le débit eft affuré, ne peuvent fubfifter que par la modicité de leur prix; il eft de l'intérêt du marchand de le tenir à la portée de tout le monde.

Ita funt longinqua monumenta Tiberii Caiique Gracchorum

manus, quæ apud Pomponium Secundum vatem civemque clarissimum vidi annos ferè post CC. Jam vero Ciceronis, ac Divi Augusti Virgiliique sæpenumero videmus. « C'est ce papier qui » donne une si longue durée aux ouvrages écrits de la propre » main des Gracques, Tiberius & Caïus; je les ai vûs chez » Pomponius Secundus, poëte & citoyen du premier mérite, » près de deux cens ans après qu'ils avoient été écrits. Nous » voyons communément ceux de Cicéron, d'Auguste & de Virgile ».

Je crois que les Savans voudroient bien avoir à leur disposition cette bibliothèque de Pomponius Secundus. Mais que diroit Pline, s'il voyoit comme nous des feuilles de papier d'Égypte qui ont mille & douze cens ans d'antiquité?

Je viens de rapporter le texte dans le plus grand détail; j'y ai joint une traduction la plus exacte qu'il m'a été possible. Mais il est difficile de rendre clairement un auteur aussi précis, & que son élégance n'abandonne jamais. Quels mots trouver, sur-tout lorsqu'il s'agit de faits & de petites pratiques impossibles à exprimer par des équivalens! Au reste il est bon de considérer qu'il y a constamment deux exposés dans le récit de Pline sur le *Papyrus;* il ne s'en est point aperçu dans la rapidité de sa composition, ou il n'a pas jugé à propos de les distinguer. Cette négligence est souvent arrivée à plusieurs auteurs; quand ils ont traité des matières trop connues, ils en ont regardé le détail comme une chose inutile. Pline me paroît donc avoir confondu le papier tel qu'on le fabriquoit en Égypte & le papier tel qu'on le travailloit à Rome. Ces deux points peuvent, à mon sens, se démêler dans son ouvrage; je les ai même fait sentir quand l'occasion s'en est présentée; ils sont l'objet des réflexions qui me restent à donner, & la source des conjectures qui vont terminer ce Mémoire.

On a vû dans le texte de Pline, que pour les différentes espèces de bon papier, qui se fabriquoient en Égypte, les lames du *Papyrus*, trempées dans l'eau du Nil, étoient tissues sur une table ou planche, *texuntur omnes tabula madente Nili aqua.* Il faut retrancher le mérite de cette eau comme étant

du Nil, j'en ai dit les raiſons; & ſi l'on n'a employé que de l'eau pour détremper les lames du *Papyrus* & faciliter l'expreſſion du ſuc qu'elles renfermoient, toute eſpèce d'eau de rivière doit avoir été également bonne, quant à ſa première préparation; mais l'ivoire, la coquille, la dent de loup, l'opération du marteau, &c. n'étoient dûes qu'à la préparation donnée au papier par les marchands de Rome. Cependant les Égyptiens connoiſſoient l'uſage de la colle, j'en ai prouvé la néceſſité, & par conſéquent la pratique à l'occaſion des toiles de coton ſur leſquelles ils écrivoient; il eſt donc vrai-ſemblable que les Égyptiens l'ayant connue, l'auront employée à d'autres objets, & ſur-tout à celui du papier, dont l'emploi étoit infiniment varié & très-étendu.

Les lames ou feuillets avec leſquelles on faiſoit ce genre de papier, étoient tirées de la plante du *Papyrus*, dont la plus groſſe tige pouvoit être renfermée dans la main ſans peine; ces lames avoient une longueur égale & d'une aſſez grande étendue; car Pline nous aſſure que la tige avoit dix coudées de hauteur. Il eſt vrai que Guilandin ne lui en donne que ſept, & que Théophraſte a dit qu'elle n'en avoit que quatre, il falloit toûjours retrancher de cette longueur, telle qu'elle ait été, une coudée ou environ de la partie inférieure, & que le fruit occupoit; d'ailleurs la plante allant en diminuant, la longueur de la lame ne pouvoit être également large. Les dimenſions en ce ſens ne cauſent aucun embarras: il n'en eſt pas de même de la largeur; car il faut convenir que la largeur d'une circonférence que l'on tenoit à peu près dans la main, ne peut jamais être que de cinq pouces ou environ. D'un autre côté, Pline dit expreſſément, *tranſverſa poſteà crates peragit.* « On applique en ſens contraire & à angle droit une ſeconde feuille qui achève « de former la claie ou le tiſſu; » alors la hauteur de cette dernière devient néceſſairement ſa largeur. L'opération décrite par Pline, comme on s'eſt contenté de l'entendre juſqu'ici, eſt d'autant plus impoſſible, ſelon les dimenſions de la plante, que chaque feuille préparée pour écrire ayant juſqu'à treize pouces ou doigts de largeur, & ſept ou environ de hauteur,

on ne trouve aucune de ces dimensions complète dans la proportion de la plante: par conséquent les feuilles destinées pour l'écriture n'ont pû être formées d'une seule lame en premier lieu, & recouverte en second lieu d'une autre d'un seul morceau. Cet assemblage nécessairement multiplié, pourroit obliger de recourir non seulement à l'opération de l'eau quand la plante étoit fraîche, comme Pline nous l'apprend, mais encore à la colle: je ne dis pas pour les fabriquans de Rome, qui ne pouvoient se dispenser de s'en servir, mais pour les Égyptiens même. Quelle que soit la préparation qu'on veuille admettre, le mot *texuntur*, dont Pline fait usage, est expliqué; car on ne peut comprendre par une autre voie ces mots, *ils sont un tissu, une claie*. On assembloit donc successivement des bandes plus ou moins larges, *philuræ*, & l'on produisoit le tissu selon les dimensions convenues. Enfin, pour dire tout ce que je pense sur le papier fait en Égypte, je crois que l'on choisissoit pour le meilleur, pour celui que Pline nomme *hiératique* ou *sacré*, les lames du milieu de la tige, comme on la divisoit anciennement, & qu'en conséquence la feuille étoit composée d'un plus petit nombre de pièces; & la même raison me persuade que le papier de *Saïs*, fait *ex vilioribus ramentis*, étoit composé d'un plus grand nombre de parties. On voit clairement que l'assemblage des plus petites rognures, pour en faire un tissu pareil à ceux dont il est question, peut être difficilement produit par le moyen de l'eau, & que l'usage de la colle y étoit absolument nécessaire. Je ne prétends point inférer de-là qu'on employât la colle pour les couvertures, les voiles, les habits & les souliers consacrés aux Prêtres; l'usage y met un obstacle insurmontable; & les coûtures ne pouvant être admises par leur extrême répétition & leur peu de solidité, on ne peut douter que toutes les choses de service n'aient été travaillées comme des nattes, dont même nous avons vû plus haut l'exemple donné par les Malgaches. Mais pour revenir à mon sujet sur le papier préparé pour l'écriture, la fabrique des feuilles employées, & qui sont venues jusqu'à nous, autorise mon sentiment; car, toûjours égales entre elles,

elles se dépassent à chaque extrémité d'environ un pouce: cet excédant servoit à faire une liaison par le moyen de la colle pour continuer le volume ou le rouleau, & ne point interrompre l'écriture. Ces feuilles se joignoient si parfaitement, qu'on ne distinguoit pas leur réunion, & j'ai vû M. Mariette, coller & arrêter des petites bandes détachées, & prêtes à se séparer de la feuille qui faisoit leur base; il les a si bien accommodées, & toûjours avec de la colle, qu'il est impossible de distinguer les parties qu'il a rétablies. Cette adresse est d'autant plus étonnante qu'il travailloit sur du papier d'Égypte fait depuis plusieurs siècles, & l'on ne peut douter que cette manœuvre, ainsi que toutes celles que le papier exigeoit, ne fussent plus faciles dans le temps que les lames étoient molles & cueillies nouvellement.

Le récit de Pline sur la colle employée dans les fabriques Romaines pour la perfection du papier, me met à portée de présenter encore quelques réflexions.

Les papiers d'Auguste, de Livie, de Fannius, d'Amphithéatre, enfin tous ceux qui portoient des dénominations Romaines, étoient constamment faits avec le *Papyrus* d'Égypte, mais préparé & travaillé de nouveau à Rome; le plus grand avantage de ces papiers ne consistoit que dans la façon dont ils étoient battus, lavés, &c. On aperçoit, par le récit de Pline, une grande différence dans les grandeurs de chaque feuille en les comparant au papier fabriqué en Égypte; on voit même que les papiers travaillés à Rome sont de mesures variées, mais en général plus petites. Ce fait ne peut rien changer aux objections que j'ai faites & aux moyens que j'ai proposés pour réunir plusieurs lames en sens différent, mais le papier de Claude ajoûte beaucoup à tout ce que j'ai pû dire.

Ce Prince augmenta la largeur du papier. Cette augmentation ne peut jamais avoir été faite que par le moyen de la colle & de la réunion de plusieurs parties, c'est-à-dire, par une décomposition de celui d'Égypte & un assemblage plus étendu. On doit d'autant plus admettre cette interprétation, que *macrocollum*, mot composé, ne peut être traduit que par

ces mots, *alongé par la colle*, façon de parler qui ne laiſſe aucun doute ſur l'opération, & qui autoriſe la plus grande partie de mes conjectures.

Le Marquis Maffei cite le paſſage d'un auteur qui m'eſt inconnu, & ce paſſage convient trop à mes conjectures pour ne le pas rapporter. *La carta di Papyro fatta di colla ſi chiama ſimplicemente carta privata; poiche ha ricevuto la ſoſcrizione dell' Imperadore, è noto nominarſi ſacra.* « La feuille de *Papyrus*, faite avec de la colle, ſe nomme ſimplement *papier particulier;* d'abord qu'elle a reçû la ſignature de l'Empereur, on ſait qu'elle eſt nommée *ſacrée.* »

Nilo monaco Diſcepolo di S. Criſoſtomo. Diplomat. p. 78.

Il eſt vrai que ce paſſage pourroit s'entendre des ſimples feuilles du papier, auſſi-bien que des feuilles réunies par leurs extrémités, & qui, ſans compoſer un volume, faiſoient ce qu'on nommoit dans les bas temps *charta*, ordonnance; mais ſuppoſé qu'on ne voulût pas admettre cette preuve en faveur de mon ſentiment, ce qui ſuit ne peut être conteſté; & quand j'aurois prié Caſſiodore d'écrire, il n'auroit pas dit autre choſe pour appuyer ce que j'ai avancé. Il fait l'éloge des feuilles de *Papyrus*, employées de ſon temps, il dit qu'elles étoient blanches comme la neige, *tergo niveo*, & compoſées d'un grand nombre de petites pièces, ſans qu'il parût aucune jointure.

Variar. l. XI, epiſt. 38.

Je finis par quelques traits de différens auteurs, qui me paroiſſent rappeler les divers procédés dont j'ai parlé. L'inſcription ſuivante, trouvée autrefois à Naples, & rapportée par Pignorius, nous donne la certitude d'un colleur, ſoit pour la fabrique du papier, ſoit pour le ſeul aſſemblage des feuilles néceſſaires à la compoſition des volumes.

De Servis, p. 230.

M. ANNIO STICHIO
TIBERII CÆSARIS
GLUTINATORI.

Pline fait auſſi mention de cette eſpèce d'ouvriers. On trouve PUMICATOR dans les gloſes de Cyrille; mais pluſieurs auteurs parlent de la pierre ponce, dont on ſe ſervoit pour polir le parchemin des livres:

L. XIII, c. 9.

Quoi dono lepidum novum libellum, *Catul. epig. 1.*
Aridâ modo pumice expolitum.

Ovide, dans le premier livre des Triſtes, où l'on peut voir pluſieurs détails ſur la forme & les ornemens des livres de ſon temps,

Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

C'eſt-à-dire, que le *recto* & le *verſo* ne ſoient point polis avec la pierre ponce.

On voit dans le digeſte que ſi on a légué les livres, on doit comprendre dans le legs ceux qui ne ſont point encore battus, ornés, collés, corrigés, & même ceux dont les feuilles ne ſont pas encore couſues: *nondum malleati vel ornati, conglutinati vel emendati, ſed & membranæ nondum conſutæ.* Les différens degrés de cette profeſſion étoient exercés par des hommes qui n'avoient qu'un emploi, & dont ils prenoient le titre. *Lib. XXXII. de Legatis & fidei-commiſſ. leg. 52. §. 5.*

On vient de lire LIBRI ORNATI, & les ornemens dont il eſt queſtion, ne regardent en général que les lettres initiales, que nous nommons lettres *griſes*, pour leſquelles les Anciens faiſoient uſage du *minium*; en effet, les lettres rouges, *litteræ rubricæ*, que les Anciens employoient pour l'ornement de leurs livres, nous ont été tranſmiſes par tradition. On peut conjecturer que les Romains, & vrai-ſemblablement les Grecs, étoient dans l'uſage de confier les lettres griſes à d'autres ouvriers qu'à ceux qu'ils employoient à la copie du texte, comme on a fait en général pour nos anciens manuſcrits, & même pour les premiers livres imprimés.

J'ignore ſi les Égyptiens diſtinguoient ainſi les premières lettres de leurs livres: mais j'ai vû beaucoup de caractères bleus, & principalement des rouges, aſſez indiſtinctement placés ſur les toiles enfermées ſous les bandelettes de leurs mumies, ou dans leurs caiſſes; il eſt vrai que les caractères noirs étoient toûjours en plus grand nombre.

Ces derniers détails, que j'ai renvoyés à la fin de ce Mémoire, ſont autant de preuves de l'extrême attention des

Romains pour leurs livres, & confirment les soins qu'ils ont apportés pour perfectionner la première invention du *Papyrus;* ce sont des preuves de fait qu'on aime à rencontrer dans les matières qui sont l'objet de nos recherches.

Quand on est tombé dans une erreur, le seul parti qu'on ait à prendre, est d'en avertir. J'avois trouvé par hasard dans Paris un grand morceau & très-bien conservé, que je croyois la tige d'un *Papyrus* d'Égypte; sa hauteur de quatre pieds huit pouces, sa forme triangulaire, sa légèreté, sa diminution, tout convenoit à mon idée, & je me croyois possesseur d'une rareté en Europe: mais M. Bernard de Jussieu, à qui rien n'échappe, a fait évanouir mon trésor, & l'a reconnu pour la queue d'une feuille de palmier connu sous le nom de *Rondier,* dont on trouvera une description exacte dans la suite de l'ouvrage que M. Adanson commence à nous donner de l'histoire naturelle du Sénégal.

EXPLICATION DES FIGURES.

LA *Figure 1.re* représente le panache du *Papyrus* de Sicile, dont on n'a pû représenter qu'une moitié; il est avec ses épis & ses paquets de fleurs, un de ses pédicules séparé avec ses épis, représenté séparément, & un épi grossi à la loupe.

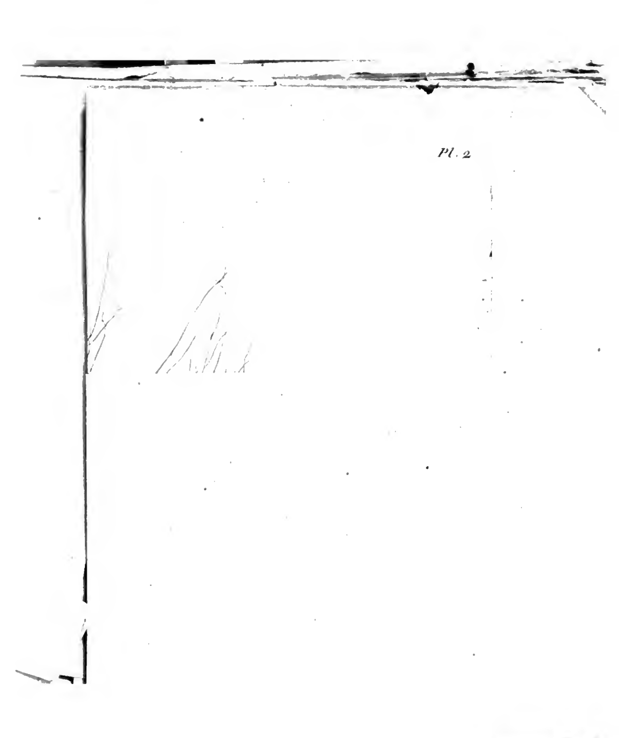
La *Figure 2* fait voir le panache du *Papyrus* de Sicile, lorsque la plante a crû dans le milieu de l'eau; il est dans cet état dépourvû de fleurs; les épis avortent.

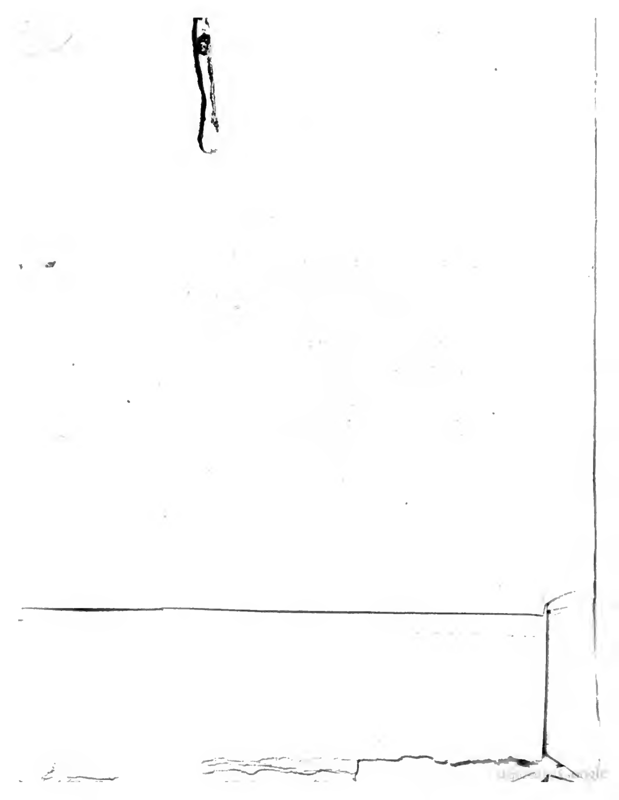
La *Figure 3* offre à la vûe le panache du *Papyrus* de Madagascar, tel que la plante le porte quand elle vient dans l'eau; il est sans épis & sans paquets de fleurs, & les pédicules sont très-longs & fort déliés.

La *Figure 4* représente le panache du *Papyrus* de Madagascar, cueilli sur une plante qui croissoit hors de l'eau; il est fort petit en comparaison du précédent, & ses pédicules sont chargés à leur extrémité supérieure de paquets de fleurs.

FIN.




Pl. 2



Pl. 4

